

Manuel

Conserver la Courtoisie

54



PRÉFACE

PAR

LE BARON DE VAUX

PHOTOGRAPHIES

DES PRISES DE LUTTE

PAR

NADAR

La Lutte et les Lutteurs

TRAITÉ PRATIQUE

HISTOIRE — SALTIMBANQUES

EXERCICES CORPORELS AU POINT DE VUE DE L'HYGIÈNE

PAR

LÉON VILLE

OUVRAGE ORNÉ DE 39 VIGNETTES ET DE 25 PLANCHES

PARIS

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR

13, RUE DES SAINTS-PÈRES, 13

1891

LÉON VILLE

La Lutte et les Lutteurs

TRAITÉ PRATIQUE

HISTOIRE — SALTIMBANQUES
EXERCICES CORPORELS AU POINT DE VUE DE L'HYGIÈNE

PRÉFACE

PAR LE BARON DE VAUX

AVEC 39 VIGNETTES ET 25 PLANCHES PHOTOGRAPHIÉES

PAR NADAR

REPRODUISANT TOUTES LES PRISES DE LUTTE



PARIS

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR

13, RUE DES SAINTS-PÈRES, 13

1891
C.

Droits de Reproduction et de Traduction réservés.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE.	1
AVANT-PROPOS.	2

PREMIÈRE PARTIE

Création de la lutte.	3
Athlète.	21
La lutte en France.	29
<i>Vis facit virum.</i>	49
Séance dans une arène foraine.	59
Un assaut dans une salle de bal.	71
Assauts dans les établissements	77

DEUXIÈME PARTIE

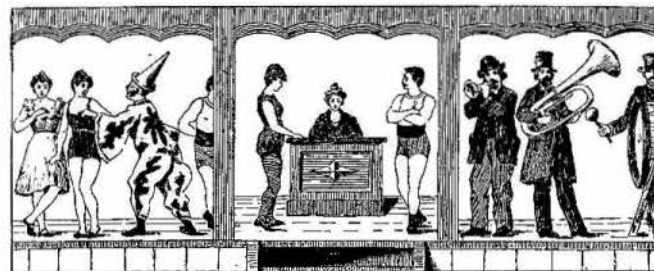
Précautions à prendre pour la lutte	81
Règlement de la lutte gréco-romaine	85

PRÉCIS ICONOGRAPHIQUE DE LA LUTTE¹

En garde.	88
Une rentrée.	90

1. — NOTE POUR LE RELIEUR. — Les planches de l'Iconographie doivent être placées en face de leur description à partir de la page 88 à 132. — Deux cahiers portent par erreur la signature 13.

	Pages.
Le pont.	92
Le tour de hanche en tête.	94
Parade du tour de hanche en tête et ceinture de côté.	96
Le tour de bras.	98
Parade du tour de bras.	100
Le bras roulé.	102
Parade du bras roulé.	104
Le tour de tête.	106
Parade du tour de tête.	108
La ceinture de devant.	110
Parade de la ceinture de devant.	112
La ceinture de derrière.	114
Première parade de la ceinture de derrière.	116
Deuxième parade de la ceinture de derrière.	118
La ceinture à rebours.	120
Parade de la ceinture à rebours.	122
Le collier de force en avant.	124
Le collier de force en arrière.	125
Le collier en dessous.	128
Le tour d'épaule.	130
La ceinture de derrière à genoux.	132



A M. LÉON VILLE

Cher Monsieur,



ous me demandez une préface pour votre ouvrage sur la lutte; vous me voyez très embarrassé, car je ne suis pas très compétent en la matière, quoique tout ce qui a trait aux exercices du corps, au développement de la vigueur, de l'adresse, de l'élégance et de la beauté de l'homme, tout ce qui le force à la lutte et lui donne le moyen de se maintenir dans son harmonie et sa dignité, m'ait

toujours passionné et me passionne toujours. La lutte, qui était si en honneur chez les Grecs, est le seul exercice que je n'aie jamais pratiqué ; et cependant elle constitue le travail gymnastique le plus efficace pour le développement des aptitudes physiques du corps de l'homme.

La lutte faisait partie de l'éducation gymnastique des anciens, surtout des Grecs ; on s'y exerçait dans les palestres, et ceux qui y devenaient habiles gagnaient des prix dans les grands concours d'athlètes, aux jeux olympiques, isthmiques et autres. La prédominance donnée, même chez le peuple le plus civilisé, à la force musculaire n'a rien d'étrange dans une civilisation encore jeune, à peine éloignée de l'âge où l'homme presque sans armes ne pouvait devoir sa suprématie qu'à sa propre vigueur. Et de nos jours n'en est-il pas de même ? Apprendre la lutte, c'est évidemment apprendre à tirer parti de ses moyens naturels de protection. On n'a pas toujours une épée sous la main, encore moins un revolver, plus compliqué dans son appareil, et la justice est très lente et bien éloignée quand il s'agit de nous mettre à l'abri d'une agression soudaine ou d'un guet-apens. Il est difficile de douter de

la puissante efficacité d'un mode de défense qui vous permet de faire face à n'importe qui. Et à l'appui de cela, laissez-moi vous conter une anecdote assez curieuse de la vie d'Alexandre Dumas, que vous trouverez tout au long sous la signature de son fils dans la préface de mes Hommes de sport.

Un dimanche, l'auteur d'Antony avait amené son fils au Gymnase, à la fin du spectacle il pleuvait à torrents. Il se dirige, et son fils le suit, vers un fiacre qui stationnait seul sur le boulevard. Il donne son adresse au cocher, debout à côté de sa voiture, dans laquelle il se disposait à monter. Le cocher met la main sur la portière, en disant :

— Je ne marche pas par un temps pareil à moins de cinq francs la course.

— Tu ne veux pas marcher ?

— Non.

— Une fois, deux fois, trois fois.

Le cocher ne répond même pas et reste la main sur la portière.

Alors Alexandre Dumas saisit cet homme par les côtés, l'enlève de terre, le plante sur son siège et lui dit :

— Marche, maintenant !

Et tout en entrant dans le fiacre : « Rappelle-toi toujours, dit-il à son fils, comment il faut s'y prendre avec les cochers récalcitrants. »

Le procédé est excellent, mais tout le monde ne peut pas en user, surtout aujourd'hui, où la lutte n'est plus un exercice et est à peine un spectacle. Aussi je ne saurais trop vous féliciter de remettre en faveur cette branche de la gymnastique si en honneur chez les anciens. Homère a chanté dans l'Iliade la lutte d'Ajax et d'Ulysse ; Ovide, dans ses Métamorphoses, celle d'Hercule et d'Antée ; Stace, celle de Tydée et d'Agilée. Le plus beau monument de la sculpture antique, les Lutteurs, qui se trouve au palais des Offices à Florence, retrace les phases de la lutte. Pourquoi n'en serait-il pas de même aujourd'hui, et pourquoi donc la lutte serait-elle laissée de côté de nos jours et ne bénéficierait-elle pas de la faveur des autres exercices du corps ?

Vous le dites, dans votre avant-propos ; et comme vous êtes un passionné pour cet exercice, je ne doute pas un seul instant que vous n'arriviez à rendre à cet art la place qu'il occupait autrefois.

Les Anglais, si orgueilleux de leur force, admirent notre agilité ; longtemps ils ont douté de notre supériorité en matière de sport. Cependant, s'ils ont perfectionné quelques exercices du corps de manière à laisser derrière eux toutes les nationalités rivales, il en est dans lesquels la France les suit de près, et d'autres où elle a su se faire une prééminence incontestable ou une place distinguée. La lutte, où la dextérité et la souplesse françaises apparaissent avec avantage, est de ce nombre. Les Anglais, du reste, ont fini par se rendre compte de leur infériorité. Jamais aucun d'eux ne s'est montré, soit à la salle Montesquieu, soit aux arènes de la rue Le-pelletier. Cette salle Montesquieu me remet en mémoire la victoire que le lutteur Marseille remporta sur Arpin, le Savoyard, invincible jusque-là. Arpin avait triomphé de tous les antagonistes, à quelque nationalité qu'ils appartenissent. Quand Marseille vint à Paris, il sortait de la Palud, un village de la Provence, où il était garçon meunier et où la renommée avait apporté le bruit des exploits du redoutable Arpin.

Un beau matin donc, dit Chapus, il prit son bâton et se mit en route pour Paris, sans même

jeter un regard sur son âne, sur son moulin et sur les jolies filles de la Palud. Tous les grands hommes sont ainsi : ils quittent la vie calme et abritée pour aller au-devant de la mystérieuse étoile qui brille pour eux seuls à travers les brumes de l'horizon.

Aussitôt qu'Arpin sut qu'un rival était arrivé de la Provence, il se hâta de faire savoir au jeune présomptueux qu'il tenait 200 francs à sa disposition s'il était vainqueur ; mais Marseille, repoussant l'offre d'Arpin, lui répondit qu'il donnerait 500 francs à lui ou à tout autre qui parviendrait à le renverser. Étonnement et sourire de pitié d'Arpin, qui déclare à ses adhérents qu'au bout de cinq minutes de lutte il sera l'heureux possesseur des 25 louis.

On fixa un jour, et grand bruit dans le high-life du sport, comme vous pensez. Arpin paraît dans l'arène, le regard fier et la tête haute ; des milliers de bravos accueillent le lutteur. Arpin est un colosse : des bras vigoureux solidement attachés à des épaules carrées, un torse d'hercule, des jambes d'éléphant. Marseille paraît à son tour : c'est un jeune homme mince, nerveux, et qui semble fluet auprès de son colossal adver-

saire. On eût dit le Gladiateur et l'Hercule Farnèse. Tout est prêt ; les deux rivaux se donnent la main et le combat s'engage. Arpin saisit Marseille et le presse entre ses bras puissants ; mais celui-ci glisse comme une anguille et se précipite sur Arpin, étonné de voir Marseille respirant encore. Ils s'attaquent, s'enlacent, se tortent, se baissent, se relèvent ; des gouttes de sueur ruissellent sur le corps nu d'Arpin, tandis que le torse et les bras de Marseille semblent froids à l'œil comme la peau du serpent. Il y a trente-cinq minutes qu'ils sont aux prises, et la victoire n'est pas encore décidée. Qui l'emportera du Savoyard ou du Provençal ? Tout à coup, un hurra immense retentit dans l'assemblée. L'un des deux adversaires a roulé dans la poussière. C'est le vainqueur des vainqueurs, c'est Arpin !

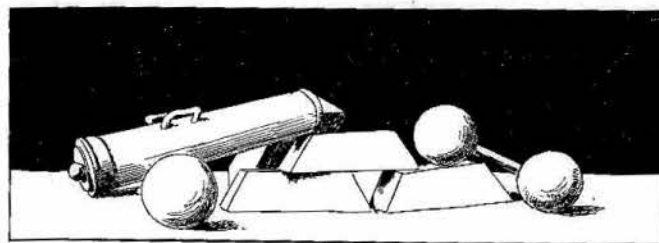
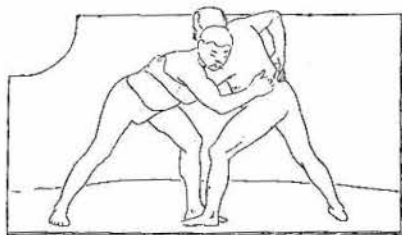
Ah ! si vous l'aviez vu, ce victorieux des anciens jours, se relevant au milieu des bravos prodigués à son rival ! Tous ceux qui l'avaient applaudi jusque-là, portant Marseille en triomphe, semblent se venger, dans la victoire du nouveau venu, des anciennes victoires du grand vaincu ! A votre tour, cher monsieur, vous nous

conviez presque à une lutte semblable en publiant votre Manuel pratique et théorique de la lutte. Le public est un rude adversaire toujours armé qu'on ne tombe pas facilement, mais qu'il y a d'autant plus de plaisir à vaincre, quand on se croit bien dans son droit, et plein de bonne volonté quand il se reconnaît vaincu.

Et, comme vous êtes un lutteur passionné, voilà sans doute ce qui vous a tenté!

Bonne chance.

BARON DE VAUX.



AVANT-PROPOS

La été écrit — depuis quelques années que les exercices corporels sont revenus à la mode en France — une quantité de traités sur la boxe, l'escrime, etc., mais aucun des spécialistes, qui se sont occupés de gymnastique, n'a eu l'idée d'écrire un manuel de la lutte.

On n'a jamais fait à cette branche de la gymnastique, qui pourtant est, de toutes, la plus hygiénique et la plus propre à développer la force musculaire d'une façon normale et régulière, l'honneur de la considérer comme un sport sérieux.

On en a abandonné la pratique aux saltimbanques de foire.

Je me propose donc de montrer, par le livre que je publie aujourd'hui, combien est peu méritée la sorte de défaveur qui entoure cet exercice, si fort prisé des anciens et déprécié chez nous, uniquement parce qu'il sert de gagne-pain à toute une catégorie d'individus trop souvent peu recommandables.

La lutte, proprement dite, n'est pas un combat, c'est la première gymnastique du monde. Elle fut d'abord l'unique exercice, auquel s'adonna l'homme des premiers âges, alors qu'il n'avait à son service que les armes fournies par la nature.

Elle met en jeu et développe également tous les organes, sans qu'aucun d'eux puisse jamais se fortifier aux dépens d'un autre.

L'habitude de la boxe, des poids ou des haltères développe les biceps et décuple la force des bras. L'habitude de l'escrime donne une assiette solide et assouplit le jarret. La lutte, seule, augmente l'élasticité du corps tout entier et double la force de tous les membres.

La statuaire grecque nous fournit un exemple précieux; les chefs-d'œuvre qui peuplent nos musées sont admirables, surtout par l'exacte, la merveilleuse proportion de leurs formes.

C'est dans la lutte qu'il faut chercher un moyen de régénération de notre race anémiée.

Cet ouvrage a pour but de développer, en France, le goût pour cet exercice, jadis si fort en honneur chez les Grecs et chez les Romains.

Je diviserai donc mon livre en deux parties :

1^{re} Histoire de la lutte gréco-romaine.

Dans cette partie, je ferai l'historique de la lutte, depuis les âges les plus reculés jusqu'à nos jours. Je m'aiderai de l'autorité des auteurs anciens, montrant ainsi quelle importance on attachait jadis à cette partie si intéressante de la gymnastique.

J'expliquerai pour quel motif la lutte, reprise de nos jours par des saltimbanques, a été laissée de côté et n'a pas bénéficié de l'engouement subit qui a mis à la mode la boxe et l'escrime, car elle a été proscrite des gymnases et laissée, bien à tort, en dehors de l'enseignement officiel.

J'essaierai de décrire les supercheries qui ont fait de cet art, si noble et si salubre, le gagne-pain de quelques industriels, m'appuyant sur des anecdotes recueillies par un homme passionné pour cet exercice et que n'ont pas réussi à rebuter les milieux étranges où il dut aller recueillir les traditions et les principes de la lutte.

2^e Manuel pratique et théorique.

Dans la seconde partie, je donnerai la théorie de la lutte, qui n'a, que je sache, jamais été formulée. Cette théorie sera accompagnée par une série de figures, qui permettront à l'élève de se rendre un compte exact de chacun des coups que j'indiquerai.

J'expliquerai également de quelle façon l'enseignement de la lutte doit être pratiquement répandu, afin de rendre à cet art la faveur dont il jouissait autrefois et qu'il soit possible d'en retirer facilement les avantages qu'on est en droit d'en attendre.

Heureux si ce travail modeste peut attirer à son auteur la sympathie de tous ceux qui s'intéressent aux exercices de sport et de tous ceux qui ont à cœur le relèvement de notre race.

Il est en effet grand temps de réagir contre l'apathie dans laquelle s'endort toute la jeunesse contemporaine et de rendre aux exercices corporels la faveur qu'ils méritent au sein d'une nation soucieuse de sa puissance.

Nous n'aurions plus alors, comme on peut le constater dans les conseils de revision, une moyenne inquiétante d'hommes ajournés ou réformés pour vices de constitution ou infirmités, moyenne variant, selon les années, entre 20 et 25 p. 100 (je ne fais pas entrer en ligne de compte les soutiens de famille), ainsi qu'on peut s'en convaincre par l'exa-

men du tableau suivant renfermant la statistique officielle du recrutement dans le département de la Seine pendant les vingt dernières années :

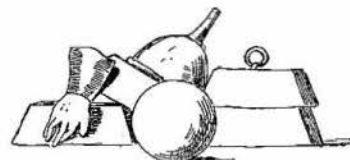
STATISTIQUE

DU

RECRUTEMENT DANS LE DÉPARTEMENT DE LA SEINE

DE LA CLASSE 1870 A LA CLASSE 1889

CLASSE.	INSCRITS.	AJOURNÉS.	EXEMPTÉS.
1870.. . . .	13 018	"	3 624
1871.. . . .	14 673	"	2 923
1872.. . . .	14 001	915	1 574
1873.. . . .	14 442	823	1 553
1874.. . . .	14 168	871	1 757
1875.. . . .	14 378	848	1 946
1876.. . . .	15 317	1 014	1 844
1877.. . . .	15 512	1 191	1 825
1878.. . . .	15 957	1 128	1 896
1879.. . . .	16 836	1 413	1 727
1880.. . . .	17 494	1 716	2 102
1881.. . . .	17 058	1 640	2 116
1882.. . . .	18 214	1 764	2 509
1883.. . . .	18 191	2 025	2 567
1884.. . . .	17 562	2 170	2 388
1885.. . . .	17 874	2 701	2 131
1886.. . . .	18 697	2 725	2 073
1887.. . . .	18 828	2 315	2 041
1888.. . . .	18 365	2 304	2 042
1889.. . . .	19 627	2 653	1 749



ERRATA

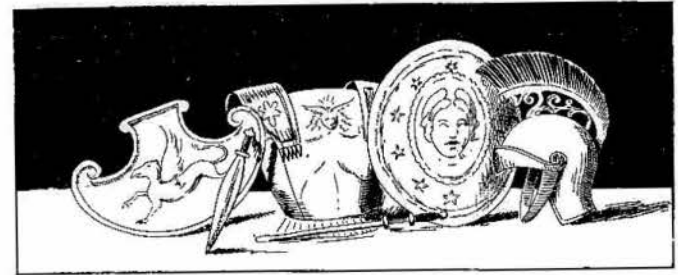
Deux cahiers portant par erreur la signature 13, le relieur est forcé, en collationnant les cahiers, de suivre, pour le placement des Illustrations, les numéros mis en tête de leur description.

Lire : page v, ligne 2, *au lieu de* page 1 : page vii.

— page v, ligne 3, *au lieu de* page 11 : page xv.

LA LUTTE DEPUIS SA CRÉATION

JUSQU'A NOS JOURS



LA LUTTE

CRÉATION DE LA LUTTE

LA lutte est la première gymnastique et le premier moyen de défense des hommes des temps barbares, alors qu'ils n'avaient à leur service que les armes fournies par la nature ; mais cette lutte n'était qu'un corps à corps brutal, sans aucune grâce, nullement réglementé.

Les Grecs furent les premiers à comprendre tout le parti qu'on en pouvait tirer ; aussi s'ingénierent-ils à la perfectionner en créant des arènes où la jeunesse venait *s'entraîner*, en offrant des prix aux vainqueurs et en les couvrant de gloire.

Philostrate a écrit sur la lutte un ouvrage très curieux¹, au point de vue des phases successives par lesquelles elle passa.

J'extraits de cet ouvrage le passage suivant que je cite textuellement :

« La lutte fut inventée comme utile à la guerre. On en voit la preuve d'abord dans le combat de Marathon terminé, par les Athéniens, d'une manière que l'on vit presque une lutte dans l'action du combat. Ensuite dans celui des Thermopyles, lorsque les Spartiates, leurs épées et leurs lances brisées, firent beaucoup avec leurs propres mains.

« Parmi tous les exercices, on donne la préférence au pancrace, quoiqu'il soit un mélange de la lutte et du pugilat imparfaits,

1. PHILOSTRATE, *Traité de Gymnastique*, traduit par Minoïde Minas.

« mais ce n'est pas chez tous les Grecs ; car les Éléens considèrent la lutte comme un exercice fort et *douloureux*, d'après l'expression des poètes. Ce n'est pas seulement parce que les membres s'entrelacent, ce qui exige un corps souple et lesté, mais parce qu'avant d'entrer en lice, il fallait trois *pré-exercices*, puisqu'il fallait aussi terrasser trois fois l'adversaire.

« Les Éléens donc, tout en regardant comme mauvais de couronner le pancrace, le pugilat et la lutte sans *pré-exercice*, le faisaient cependant pour le lutteur, d'après l'exception prescrite par la loi qui accordait, sans *pré-exercice*, la couronne à la seule lutte, la *torueuse* et *pénible*, et, pour mon compte, la cause de la mesure de cette loi est bien claire ; car le combat à Olympie étant bien pénible, le *pré-exercice* l'était davantage. Tous les *pré-exercices* sont sans doute pénibles, mais le plus dur est celui de la lutte : en effet, l'athlète du pugilat, quand le temps d'entrer dans la lice arrive, s'avançant vers son adversaire, sera blessé ou blessera. Dans son *pré-exercice* il ne fait qu'une ombre de combat.

« L'athlète du pancrace à son tour combattra
 « dans le cirque selon toutes les formes que le
 « pancrace exige; il fera son *pré-exercice*, tan-
 « tôt dans l'un, tantôt dans l'autre. Mais la
 « lutte est la même pour l'exercice que pour le
 « *pré-exercice*; car, dans l'un comme dans
 « l'autre, il doit donner la preuve de ce qu'il
 « fait et de ce qu'il peut, et on a eu raison de
 « l'appeler *tortueuse*, car, dans la lutte, l'athlète,
 « tout en se tenant droit, fait des tours; aussi
 « les Éléens couronnent-ils celui qui subit son
 « *pré-exercice* le mieux possible.

« Le pentathlon et la lutte ont commencé à
 « la dix-huitième olympiade, et c'est de là que
 « le lutteur prit son nom. La victoire dans la
 « lutte fut pour Euribote Lusien et celle du
 « pentathlon pour Lampis le Spartiate. Des écri-
 « vains cependant nous donnent aussi Euri-
 « bote pour Spartiate.

« La vingt-troisième olympiade proclama le
 « pugilat, et Onomastus de Smyrne, en com-
 « battant courageusement, remporta la vic-
 « toire, ayant illustré Smyrne par cette belle
 « action. En effet, sur toutes les villes d'Ionie
 « et de Lydie, sur toutes celles d'Hellas et

« de Phrygie, et sur toutes les nations de l'A-
 « sie, Smyrne sur toutes, dis-je, l'emporta, et
 « reçut la première couronne olympique. Ce
 « fameux athlète écrivit aussi des lois dont les
 « Éléens se servirent à cause de son talent, et
 « les Arcadiens n'étaient pas jaloux de ce qu'un
 « homme arrivé de la voluptueuse Ionie, avait
 « écrit des lois sur les combats olympiques.

« Combien y a-t-il de formes de lutte? C'est
 « au *frotteur* des athlètes à les indiquer, en
 « prescrivant l'opportunité, les mouvements et
 « la mesure, et comment l'athlète doit se tenir
 « en garde; le gymnaste à son tour les instruira
 « aussi, malgré l'instruction qu'ils ont déjà
 « reçue; mais dans quel cas l'athlète doit agir
 « dans la lutte, ou dans le pancrace, ou bien
 « échapper à son adversaire, quand il a l'avan-
 « tage, ou le repousser, ce sont des choses que
 « le gymnaste n'aurait pu savoir s'il ignorait
 « l'art du *frotteur*.

« A Pytho, à l'Isthme et dans tous les lieux
 « où il y avait des exercices, le gymnaste, re-
 « vêtu d'une tunique, frottait l'athlète, et per-
 « sonne ne pouvait le déshabiller malgré lui;
 « mais à Olympie il se tient nu. Quelques-uns

« pensent que les Éléens éprouvent par là si le
 « gymnaste, pendant l'été, peut endurer la
 « chaleur ; mais les Éléens disent autrement,
 « savoir : Phérénice de Rhode fut la fille de
 « Diagore, le pugilateur ; elle avait le caractère
 « si courageux qu'on la prit d'abord pour un
 « homme, mais elle fut surprise pendant que,
 « revêtue d'une tunique, elle exerçait à Olym-
 « pie son fils Peisidore, qui était un habile lut-
 « teur, et ne le cédait en rien à son aïeul. Con-
 « vaincus de cette ruse, les Éléens ne voulurent
 « pas, d'après la loi, condamner à mort Phé-
 « rénice ; ils se rappelèrent Diagore et ses des-
 « cendants : car tous ceux de la famille de
 « Phérénice étaient victorieux à Olympie. On
 « fit alors cette loi : déshabiller le gymnaste
 « pour constater sa virilité. »

Il y avait à Olympie un musée très remar-
 quable composé de statues représentant les
 athlètes les plus renommés ; mais les autorités
 veillaient à ce que ces statues ne fussent pas
 d'une dimension plus grande que nature, car
 on craignait que le peuple dans son engouement
 ne considérât comme des demi-dieux les
 athlètes qu'on représentait ainsi.

Les statues du musée d'Olympie étaient
 l'œuvre des meilleurs artistes de la Grèce.

La plus célèbre, celle qui devait servir à per-
 pétuer le souvenir des exercices de force les
 plus merveilleux, était celle de Milon de Cro-
 tone, par le sculpteur Damoas.

Pour prouver qu'il avait bien mérité cet hom-
 mage, Milon porta sur ses épaules et installa
 lui-même la statue qui symbolisait ses victoires.

La population de sa ville natale, Crotone
 (Calabre), passait à juste titre pour être d'une
 force extraordinaire, et Milon tenait haut et
 ferme la renommée de ses compatriotes. Il
 aimait à faire preuve de sa solidité surhumaine :
 du reste, qui ne connaît pas le tour de force
 prodigieux qu'il accomplit avec son bœuf, qu'un
 jour il porta sur ses épaules en parcourant le
 stade, puis ensuite qu'il assomma d'un coup
 de poing et mangea en une journée ?

Si l'on en croit Élien, Milon aurait trouvé
 son vainqueur : c'était un berger nommé Ti-
 torme, qu'il rencontra un jour sur les rives de
 l'Événus, fleuve d'Étolie. C'était sans doute
 quand sa force commença à décliner, ce qu'il
 ne s'avoua jamais à lui-même ; c'est même cette

persistance à ne pas voir la décroissance de sa force, qui fut cause de sa mort. En effet, ayant aperçu un chêne, dans lequel on avait enfoncé des coins pour le fendre, il voulut achever le travail commencé, et essaya d'élargir l'ouverture avec ses mains; mais il resta pris dans le tronc du chêne et devint ainsi la proie des bêtes féroces.

Polydamas de Thessalie était aussi un athlète extraordinaire et d'une taille colossale, d'après ce qu'en dit Pausanias, qui vit à Olympie une statue le représentant. On citait de lui des faits merveilleux.

Un jour, il saisit un taureau par un de ses pieds de derrière; l'animal ne put lui échapper qu'en laissant aux mains de l'athlète la corne de son pied. Une autre fois, sur le mont Olympe, seul et sans armes, il avait tué un lion énorme.

Il mourut, lui aussi, victime de la confiance qu'il avait en sa force musculaire.

Il se reposait un jour, avec quelques amis, dans une caverne où ils étaient entrés pour se garantir de la chaleur; quand tout à coup la grotte se fendit, et un éboulement se produisit: les amis de Polydamas se sauvèrent; lui, sans

rien craindre, essaya de soutenir les rochers qui s'affaissaient, mais il fut écrasé sous les quartiers de roc.

L'empereur Maximin, Goth d'origine, eût mérité de figurer parmi les athlètes les plus renommés, car un jour, pendant les jeux donnés par Septime Sévère, il terrassa, à la lutte, seize adversaires, sans reprendre haleine.

Caïus, qui reçut le surnom d'Hercule, écrasait sous son pouce des morceaux de pierre, brisait de jeunes arbres avec ses mains. Le bracelet de sa femme lui servait de bague, paraît-il.

Il mangeait environ soixante livres de viande par jour.

Parfois, dans les arènes, les combats avaient un caractère de férocité extraordinaire: telle la lutte au pugilat de Damoxène et de Kreugas, aux jeux Néméens. Kreugas était originaire d'Épidame (aujourd'hui Durazzo, dans l'Albanie); Damoxène était de Syracuse.

Comme la lutte qu'ils avaient engagée durait depuis longtemps, et menaçait de ne pas finir de sitôt, ils convinrent de ne plus parer les coups qu'ils se porteraient. Pendant que l'un

frapperait, l'autre devait rester immobile.

Kreugas frappa le premier ; son poing s'abat-
tit sur le crâne de son adversaire ; la tête
résista.

Ce fut le tour de Damoxène. Avancant alors
sa main, dont les ongles étaient très longs et
pointus, il la dirigea vers le bas-ventre de son
adversaire, et l'enfonça jusque dans ses entrail-
les, qu'il saisit, tira dehors, et répandit dans
l'arène. Le malheureux athlète mourut sur-le-
champ. Les magistrats, qui présidaient aux
jeux, chassèrent Damoxène, et ils accordèrent
la couronne au défunt.

Il y eut des athlètes qui pratiquaient la lutte
d'une façon bien bizarre : ils tenaient les bras
étendus devant eux, les poings fermés, empê-
chant, par cette position, l'adversaire d'appro-
cher.

Melancomas, qui vivait sous l'empereur
Titus, duquel il était très aimé, restait, paraît-
il, des heures entières, les bras étendus, en face
de son adversaire, qui finissait par se fatiguer,
car il usait ses forces contre ces deux bras
étendus comme des barres d'acier.

Melancomas sortait toujours de l'arène sans

avoir reçu aucun coup. Il préférerait cette ma-
nière de lutter, parce que, disait-il, elle néces-
sitait, outre une grande force musculaire, une
énergie considérable.

Si la lutte et le pugilat développaient la force
chez les anciens, il y avait un exercice qui y con-
tribuait puissamment, c'était le jeu du disque.
A première vue, cet exercice semble très ordi-
naire ; c'est une erreur. En effet, les disques
étaient en métal et d'un poids considérable, et
il fallait une force peu commune pour se dis-
tinguer à cet exercice et s'y faire couronner.

Dans l'origine, le disque n'était pas, comme
on pourrait le croire, un anneau ; c'était un
morceau de métal de forme irrégulière, quel-
quefois même une énorme pierre qu'on jetait
en l'air, loin devant soi.

Les formes du disque se perfectionnèrent
avec le temps. Lucien le dépeint sous la forme
d'un bouclier.

Au temps d'Homère, le disque était un mor-
ceau de fer brut, tel qu'il sortait de la forge ;
son poids devait être énorme, puisqu'on lit
dans l'*Iliade*, au récit des jeux donnés par
Achille pour les funérailles de Patrocle, à pro-

pos du disque offert comme prix : *Celui qui deviendra maître de ce bloc aura du fer pour cinq années ; quand même il posséderait de vastes terres, ses bergers et ses laboureurs n'auront plus besoin d'en acheter à la ville, tant ils en auront en abondance.*

En faisant la part de l'exagération, cette description prouve suffisamment que le jeu du disque était un exercice de premier ordre, qui donnait aux athlètes des muscles solides que la lutte assouplissait.

Ces exercices furent reconnus d'une telle utilité, que les Romains finirent par copier les Grecs dans tous les jeux athlétiques.

La lutte et les exercices de force étaient regardés par les anciens comme très importants, à tel point que n'était pas athlète qui voulait.

Philostrate dit que, lorsqu'un jeune homme se présentait à un gymnaste pour qu'il le dressât aux jeux athlétiques, il devait fournir une quantité de renseignements sur ses parents. Le gymnaste devait examiner si, lorsque les parents du jeune homme s'étaient mariés, ils étaient forts et exempts de maladies, surtout de

celles qui s'attaquent aux nerfs, aux yeux et aux viscères ; car ces maladies se transmettent aux enfants, se cachent pendant leur première jeunesse ; mais quand ils atteignent l'âge de puberté, et entrent dans la virilité, leur vigueur commençant à diminuer dans les révolutions de l'âge, lorsque le sang éprouve du changement, ces maladies héréditaires se déclarent manifestement ; tandis que des parents jeunes, sains et robustes, transmettent à l'enfant de la force, du sang pur, et une grande proportion dans toutes les parties du corps.

Quant aux enfants des personnes âgées, ils n'étaient pas admis par les gymnastes, car ils n'avaient aucune disposition pour la lutte, à cause de la froideur du sang qui leur avait été transmis par leurs parents.

Cette difficulté d'être admis à l'honneur d'être athlète prouve tout le cas que les anciens faisaient des hommes forts, à une époque où les idées belliqueuses tenaient sans cesse les peuples sur le pied de guerre.

Un exercice qui marchait de pair avec la lutte, et quelquefois même était combiné avec, c'était le pugilat, autrement dit la boxe.

Le pugilat fut inventé à Sparte; plus tard les Bébryces en firent leur exercice favori; Pollux passait pour être le plus habile au pugilat; aussi était-il adoré de ses compatriotes et célébré par tous les poètes de son temps.

Les Spartiates s'exerçaient au pugilat, parce que, dans les combats, ils ne portaient pas de casque. C'était le bouclier qui servait à couvrir la tête pour quiconque le portait avec dextérité. Or, afin de se garantir la figure contre les coups, et les endurer quand ils en recevaient, ils s'exerçaient au pugilat, et endurcissaient ainsi leur visage.

Avec le temps, ils renoncèrent à ce genre de combat dans les arènes.

Ils regardaient comme déshonorants les exercices qui, pour un individu vaincu, pouvaient jeter de la défaveur sur Sparte entière.

Pour le pugilat, on s'armait de la manière suivante : on introduisait la main dans une mitaine qui laissait seulement les doigts découverts; ces mitaines étaient en peau de sanglier, elles étaient maintenues par une attache autour de l'avant-bras. Mais plus tard on changea cela, on se servit de cuir de bœuf très gras, pour

former un bandage *pugilatif* couvrant complètement la main; les coups que l'on recevait devenaient moins dangereux, aussi on abandonna tout à fait les anciennes mitaines en peau de sanglier; car les blessures qui en résultaient étaient très douloureuses et difficiles à guérir.

L'habitude de la lutte et du pugilat avait donné aux athlètes une telle insouciance du danger que, dans les arènes, les spectateurs mêmes restaient complètement froids à tout ce qui pouvait arriver en fait de blessures. Les poètes, dont on prône partout la sensiblerie, en étaient arrivés à railler les athlètes qui tombaient dans l'arène. Ainsi, le recueil de l'Anthologie grecque est rempli d'épigrammes satiriques à l'endroit des vaincus; en voici du reste un extrait¹ :

« Le vainqueur aux jeux olympiques que tu vois en cet état, avait jadis un nez, un menton, des sourcils, des oreilles et des paupières. Mais, à l'exercice du pugilat, il a perdu tout cela, et même son patrimoine. En effet, il n'a pu avoir part à la succession paternelle, car on l'a con-

1. DEPPING. — *Merveilles de la Force et de l'Adresse.*

fronté avec le portrait que son frère a produit en justice, il a été décidé que ce n'était pas là le même individu. Pas la moindre ressemblance entre ce portrait et lui.

« Ulysse, de retour dans sa patrie, après vingt ans d'absence, fut reconnu par son chien Argos ; mais toi, Stratophon, après quatre heures de pugilat, tu deviens méconnaissable, non seulement pour les chiens, mais pour toute la ville ; et si tu veux te regarder au miroir, tu t'écrieras : « *Je ne suis pas Stratophon !* » et tu le jureras.

« Apollophane, ta tête est devenue comme un crible, ou comme les marges d'un livre mangé des vers. On prendrait les cicatrices que le ceste¹ y a laissées, pour une tablature de musique lydienne ou phrygienne. Cependant, tu peux lutter encore, sans craindre de nouveaux outrages ; ta tête n'a plus de place pour porter d'autres blessures.

« Moi, Andreolus, j'ai combattu vaillamment au pugilat dans tous les jeux de la Grèce. A Pise, je perdis une oreille ; à Platée, un œil ; à Delphes

1. Mitaine pour le pugilat.

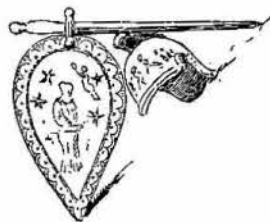
on m'emporta sans connaissance. Mais Damatèle, mon père, et mes compatriotes étaient préparés à me faire enlever de l'arène, ou mort ou blessé. »

Malgré la brutalité de ces jeux, on ne peut s'empêcher d'admirer le courage de ces hommes, et quand on songe aux services qu'ils rendaient à leur patrie lorsqu'il s'agissait de la défendre, on déplore amèrement l'insouciance de nos pères, qui, n'accordant pas à la force corporelle toute l'attention qu'elle mérite, ont laissé dégénérer la race française ; car la décroissance de notre force physique vient de l'abandon que l'on a fait, graduellement, des exercices hygiéniques et fortifiants, qui, dans l'antiquité, faisaient les hommes si robustes.

Lycurgue, préoccupé des services que pouvait rendre un peuple solidement constitué sous le rapport musculaire, prenait, parmi les plus beaux spécimens de Sparte, des vierges et des hommes, et, sans s'arrêter aux différences de de rang ou de fortune, les accouplait pour la procréation, n'ayant en vue que l'amélioration de la race, et surtout de la race guerrière utile à la patrie.

Cette manière de régénérer un peuple ne serait certainement pas pratique de nos jours; aussi n'ai-je cité cet exemple que pour montrer, une fois de plus, tout le cas que les anciens faisaient de la force et de l'adresse, puisque, comme je l'ai déjà dit, les athlètes étaient adorés de leurs concitoyens, et comblés d'honneurs par les souverains.

Comme preuve à l'appui de ce que j'avance, je vais citer un passage de l'*Encyclopédie Rénier*, relatif aux athlètes.



ATHLÈTE ¹

DANS l'antiquité les athlètes (ἀθληται, ἀθλητῆρες) étaient des hommes qui combattaient dans les jeux publics de la Grèce et de Rome, pour obtenir les prix (ἀθλα) décernés à la force et à l'agilité. Cette dénomination, dans la dernière période de l'histoire grecque, et chez les Romains, désignait proprement les individus qui se livraient à des pratiques capables de développer chez eux l'aptitude à ce genre de combat, et qui faisaient leur métier de

¹. *Encyclopédie Rénier.*

lutter dans l'arène. Les athlètes différaient donc des hommes qu'on appelait *agonistæ*, lesquels cherchaient seulement dans les exercices gymnastiques un moyen d'entretenir leur santé ou de développer leur force corporelle; car, bien que ceux-ci disputassent quelquefois les prix dans les jeux publics, ils étaient loin de faire de leur vie tout entière une préparation à cette grande épreuve.

Cette distinction n'existait pas dans les premiers temps; beaucoup d'individus qui remportaient des prix aux grands jeux nationaux de la Grèce jouissaient d'une certaine importance politique, et ne purent jamais être regardés comme faisant profession des exercices athlétiques; ainsi nous lisons dans Hérodote que le Crotoniate Phayllus, trois fois vainqueur aux jeux pythiques, commandait un vaisseau à la bataille de Salamine; et dans Pausanias, que Doricus de Rhodes, qui avait été couronné aux quatre grandes solennités de la Grèce, était devenu célèbre par la courageuse résistance qu'il avait opposée à l'ambition d'Athènes. Mais les honneurs dont étaient comblés les vainqueurs aux jeux de la Grèce excitèrent

une vive émulation, et bientôt il fut reconnu que, pour avoir des chances de remporter ces victoires, il fallait donner l'art pour aide à la nature; qu'il fallait, en un mot, se soumettre à des pratiques, à un régime répondant à ce que les *sportsmen* appellent aujourd'hui *entraînement*.

Ce fut ainsi que prit naissance cette classe d'individus auxquels fut exclusivement appliqué le nom d'athlètes, et qui devinrent par la suite les seuls combattants aux jeux publics.

On vit des athlètes à Rome pour la première fois l'an 186 avant Jésus-Christ, dans les jeux donnés par Marcus Fulvius, pour célébrer la fin de la guerre d'Étolie. Paul Émile, après la défaite de Persée (167 av. J.-C.) donna des jeux à Amphipolis, et des athlètes y combattirent. Il en fut de même dans ceux que donna Scaurus, en 59; et parmi les spectacles que Jules César offrit au peuple, il est parlé de combats d'athlètes qui durèrent trois jours, et qui eurent lieu dans un cirque temporaire, élevé au milieu du Champ de Mars. Sous les empereurs, et particulièrement sous Néron, qui était passionné pour les jeux grecs, les athlètes

de profession se multiplièrent considérablement en Italie, en Grèce, en Asie Mineure, et beaucoup d'inscriptions venues jusqu'à nous prouvent combien ils étaient nombreux, et témoignent des privilèges qui leur furent accordés. Ils formaient à Rome une sorte de confrérie possédant un *tabularium*, et un lieu de réunion, *curia athletarum*, où l'on discutait les intérêts de la corporation. Vitruve nous apprend qu'ils étaient appelés *herculanei* et encore *xystici*, parce que l'endroit fermé où ils s'exerçaient pendant l'hiver s'appelait *xystus*. Nous voyons aussi qu'ils avaient un président appelé *xystarchus* ou ἀρχιερευς.

Les athlètes qui remportaient la victoire dans une des fêtes nationales de la Grèce étaient appelés *ισπovιxxι*, et recevaient, comme on l'a déjà dit, les plus grands honneurs et les plus flatteuses récompenses. La gloire de l'athlète couronné rejaillissait sur sa patrie; il était ramené en triomphe dans sa ville natale, il y entra par une brèche faite exprès aux murailles : cette brèche signifiait, dit Plutarque, que les remparts sont inutiles à la patrie d'un tel citoyen. Le triomphateur franchissait le mur

renversé, dans un char tiré par quatre chevaux blancs, et était conduit au temple de la divinité protectrice de la ville, où retentissaient des chants de victoire. Les jeux qui méritaient au vainqueur une semblable ovation, étaient appelés *iselastici* (de εἰσελαυνειν). Ce terme, exclusivement réservé dans l'origine aux jeux olympiques, isthmiques, pythiques et néméens, s'appliqua plus tard aux autres jeux publics, même à ceux qui avaient lieu dans l'Asie Mineure. Dans les républiques de la Grèce, les récompenses matérielles s'ajoutaient à la gloire et au respect; les vainqueurs étaient généralement exemptés de payer les taxes, et avaient le droit de s'asseoir aux premières places (προεδρια) dans les jeux et les spectacles. Souvent on leur érigeait des statues dans les endroits les plus fréquentés de la ville. A Athènes, une victoire remportée aux jeux olympiques valait à l'athlète une récompense de 500 drachmes, le vainqueur aux autres jeux recevait 100 drachmes. A Sparte, l'athlète couronné avait le privilège de combattre dans les batailles à côté du roi. Les privilèges des athlètes furent conservés et augmentés par Augusta, et les empereurs sui-

vants continuèrent à les traiter avec faveur. Sous Trajan, sous Dioclétien, des édits fixèrent les récompenses, argent ou immunités d'impôts que l'État devait accorder au vainqueur des jeux *iselastici*.

Le nom d'athlète, quoique étendu parfois métaphoriquement à d'autres combattants, appartenait en propre à ceux qui disputaient le prix dans les cinq genres d'exercices suivants : la course (*δρομος*), divisée en quatre espèces d'épreuves, selon que l'athlète parcourait le stade une fois, deux fois ou davantage; selon qu'il courait nu ou armé de toutes pièces; 2° la lutte (*πλη*); 3° le pugilat (*πυγμα*); 4° le pentathlon (*πενταθλον*); 5° le pancrace (*παγκρατιον*) qui n'était que la réunion de la lutte et du pugilat.

Les exercices par lesquels les athlètes se préparaient aux jeux, étaient regardés comme très importants; cette préparation s'accomplissait dans les *palestres*, endroits bien différents des gymnases, quoique les deux choses aient souvent été confondues. Les exercices des athlètes étaient présidés par un gymnasiarque; et leur régime réglé par des surveillants qu'on nommait *aliptæ* (*ἀλειπται*). Selon Pausanias, les

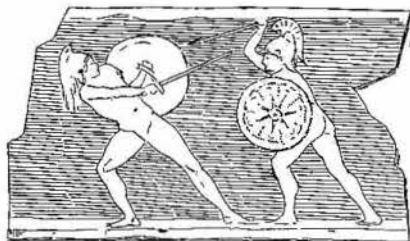
athlètes, dans l'origine, ne mangeaient pas de viande, et vivaient principalement de fromage mou. Diogène Laerce nous dit qu'anciennement leur nourriture consistait en figes sèches, en fromage mou et en froment. L'usage de manger de la viande fut introduit chez les athlètes, selon quelques auteurs par Dromeus de Stymphale, selon d'autres par le philosophe Pythagore ou par un surveillant de palestre qui portait ce nom. Quoi qu'il en soit, un mot de Diogène le Cynique prouve que de son temps les athlètes cherchaient à réparer, à grand renfort de porc et de bœuf, l'abstinence de leurs prédécesseurs; le bœuf de Milon de Crotone en est une preuve. Après leur repas les athlètes faisaient une longue sieste.

Les athlètes combattaient nus. Avant d'entrer dans la lice, les *aliptæ* les oignaient d'huile. Cependant, dans les jeux dont la description se trouve au vingt-troisième chant de l'*Iliade*, les combattants ont des espèces de caleçons, et Thucydide nous apprend que cette coutume prévalut longtemps dans les jeux olympiques.

Cette description des athlètes d'autrefois et

des honneurs dont on les comblait, nous montre ces hommes, robustes et vaillants.

Nous allons voir maintenant ce que sont les athlètes de nos jours, et cette comparaison, peu flatteuse pour les lutteurs actuels, démontrera suffisamment l'utilité de l'éducation physique, telle que la comprenaient les Grecs et les Romains.



LA LUTTE EN FRANCE

CRÉATEURS de la lutte, les Grecs furent, ainsi que les Romains, les seuls peuples qui pratiquèrent cet exercice.

Parmi les combattants qui vinrent dans les arènes que les Romains construisirent à travers la Gaule, il y eut bien quelques lutteurs, mais rarement. Le plus grand nombre des athlètes était composé de gladiateurs, dont les combats passionnaient beaucoup plus les spectateurs que la lutte.

Dans le midi de la France, de tout temps il y

eut des lutteurs et des hercules, à Bordeaux et à Toulouse principalement, où les exercices du corps sont très prisés.

Mais les athlètes qui luttèrent en France pendant les siècles derniers ne sortaient certainement pas de l'ordinaire, car on n'a conservé aucun nom, ni le souvenir d'aucune prouesse, alors que des noms de l'antiquité sont parvenus jusqu'à nous.

Pourtant, de tout temps, dans le Midi, il y eut des athlètes, car l'émission d'un doute à cet égard ferait hausser les épaules à un Bordelais, un Toulousain et même à un simple habitué des arènes de Nîmes, où les lutteurs vont souvent donner des représentations.

La lutte et les exercices de force sont du reste deux genres de sport parfaitement en rapport avec le caractère et le tempérament méridionaux, et la majeure partie des athlètes de Paris sont originaires du Midi; quelques-uns sont natifs de Lyon ou des pays environnants, mais deux ou trois seulement sont nés à Paris.

Les montagnes de la Savoie produisent aussi des athlètes. Arpin, dont on raconte partout les prouesses comme lutteur et les tours de force

comme hercule, était originaire de la Savoie.

Dans sa jeunesse, alors qu'il parcourait les arènes, il eut souvent avec lui des Savoisien très solides, mais dont les noms ne sont pas devenus populaires comme le sien, parce qu'ils étaient éclipsés par les hauts faits qu'il accomplissait avec tant de facilité.

Je disais donc que, de tout temps, on a lutté en France. Mais ce n'est qu'au commencement du *xix^e* siècle que cet exercice a pris une certaine extension dans le Midi, où la passion pour ce genre de sport est actuellement à son apogée.

Il existe même des lutteurs dont les luttés n'ont lieu que dans les soirées.

Les Parisiens ne se passionnèrent pour la lutte qu'à partir de 1848, époque où l'on ouvrit les arènes de la rue Montesquieu; alors, les athlètes accoururent de tous les points de la France.

Les arènes Montesquieu durèrent trois ans. Chaque année, pendant plusieurs mois, on y donnait des assauts. C'est alors qu'on vit successivement les meilleurs lutteurs : Arpin, Vincent, Béranger, Dumortier, Étienne le Pâtre, Ambroise le Savoyard; mais le vainqueur des

vainqueurs, c'était Arpin, lequel offrait deux cents francs au lutteur qui tiendrait trois minutes devant lui. Il était l'idole du public habitué des arènes Montesquieu, qui s'extasiait devant son torse splendide ! Grand, large, trente ans à peine, il rappelait les lutteurs de l'antiquité.

Pourtant, il trouva un vainqueur.

Ce fut Marseille aîné qui tomba ce fameux athlète, après trente-cinq minutes d'une lutte acharnée.

Quelque temps après, Marseille aîné quitta Paris, et alla dans le Midi, où il lutta pendant trente ans. Depuis quelques années, il a complètement abandonné la lutte. Marseille aîné est âgé de soixante-huit ans, et il vit retiré à Montpellier.

Quant à Arpin, malgré son échec avec Marseille aîné, il fit encore de belles luttes dans toutes les villes de France et de l'étranger.

En 1872, il alla faire une tournée en Amérique, avec son ami Dubois et deux autres lutteurs ; ils y restèrent quelques mois, et Arpin, quoique près de son treizième lustre, fit encore des merveilles.

Il mourut à Cette en 1883.

Après la fermeture des arènes de la rue Montesquieu, les lutteurs retournèrent dans le Midi, et pendant quinze ans, les Parisiens ne virent des lutteurs que dans les fêtes foraines.

En 1867, pendant l'Exposition, on ouvrit des arènes dans la rue Lepelletier, et pendant quelques mois on y vit des athlètes qui, sans valoir ceux des arènes Montesquieu, étaient cotés parmi les meilleurs lutteurs de l'époque : Marseille jeune, Milomme, Dubois, Richou, Faouette, Bonnet le Bœuf, et ce fameux homme masqué, dont le nom est resté une énigme pour tout le monde ; car le secret fut si bien gardé, qu'aujourd'hui encore les légendes les plus fantaisistes courent sur le compte de ce lutteur mystérieux, qui n'était autre qu'un masseur, nommé Charavet, connaissant la lutte, et, avec cela, très solide, quoique de taille ordinaire, mais payé pour jouer son rôle aux arènes de la rue Lepelletier. Il fit courir, non seulement tout Paris, mais aussi les étrangers, venus pour voir notre Exposition.

Cet homme, sous le masque de soie noire qui lui enveloppait la tête, avait quelque

chose de sinistre, qui frappait l'imagination.

Le soir, les spectateurs se tenaient devant la porte des arènes, pour le voir descendre de son coupé qui n'était qu'un coupé de louage, servant de mise en scène.

Malgré la comédie de *l'homme masqué*, les luttes avaient encore, de temps en temps, un caractère sérieux; mais, vers la fin, ce n'étaient plus que des luttes de convention, comme celles qui se font actuellement dans les fêtes foraines ou dans les établissements parisiens.

La façon dont la lutte est faite, de nos jours, suffit tout au plus à distraire le public, au lieu de l'intéresser en faisant de *l'art*, si je puis m'exprimer ainsi; et cette habitude déplorable ne fera que se développer de plus en plus tant que le public portera son argent à des industriels qui ne lui serviront en échange que des comédies ridicules.

Nous avons encore tous présents à la mémoire les scandales auxquels donnèrent lieu les luttes de Tom Cannon. Le public s'était emballé sur ce nom, et des gens perdirent, dans des paris, des sommes très fortes, jusqu'au jour où un lutteur de Bordeaux, Félix Ber-

nard, avoua publiquement, en pleine représentation, que jusqu'à ce jour les luttes n'avaient été qu'une série de farces.

Cela durera longtemps encore, car le public est avide de ces spectacles.

Dans les fêtes foraines, par exemple, on voit des personnes payer leur place plusieurs fois de suite, désirant voir plusieurs séances, sans remarquer que ce sont toujours les mêmes amateurs qui reviennent. Les amateurs sont tous des lutteurs payés, comme ceux qui sont en maillot sur la parade; sans cette façon de procéder, il n'y aurait jamais de luttes, car les promeneurs ne se soucient pas de déchirer leurs vêtements en luttant, ou de se faire casser un membre comme cela arrive quelquefois, quand un véritable amateur se présente.

A chaque séance, un lutteur est tombé par un *amateur*, en voici la raison : l'amateur vainqueur fait la quête, le *rouleau*, comme disent les lutteurs, et tous les soirs le produit de ces quêtes additionnées est partagé entre tous : amateurs et lutteurs en maillot.

Ce système a été créé par les patrons de baraques, car cela leur a permis de diminuer les

salaires. Le public est dupé, c'est vrai, mais les patrons font une économie qui, portant sur une douzaine de pensionnaires, devient assez sérieuse.

Des écrivains connus ont souvent essayé de faire des dissertations sur la lutte et les lutteurs ; ils ont certainement intéressé les lecteurs, avec leur talent littéraire, car beaucoup d'articles sur ce sujet ont été signés de noms d'écrivains d'un talent incontestable. Mais tout ce qu'ils ont écrit est forcément erroné : la cause en est bien simple. Pour faire leur article, comment s'y prennent-ils ? Ils vont interviewer un lutteur connu et, se basant sur ses réponses, ils livrent au public des faits qui ont l'air d'une révélation, et qui ne sont que des récits fantaisistes, car le lutteur interviewé n'est pas assez naïf pour dévoiler les *trucs* du métier.

Les lutteurs, soit dans les baraques foraines, soit dans les établissements, ne peuvent pas faire de luttes intéressantes, par cette raison que, recommençant plusieurs fois par jour en baraque, et tous les soirs dans un établissement, la force humaine ayant des bornes, ils ne tiendraient pas un mois à ce régime ; aussi, quand

ils arrivent sur le tapis, ils savent qu'après la séance, qu'ils soient tombés ou non, ils toucheront leur argent. Ils luttent froidement, mollement. Et, sans que le public s'en aperçoive, souvent les lutteurs, au lieu de chercher à se tomber, s'en empêchent l'un l'autre, car chacun voudrait en finir plus vite.

En quoi de pareilles luttes peuvent-elles intéresser ? Oh ! si les lutteurs étaient stimulés par l'espoir d'une récompense : écharpe, médaille ou argent, ce serait différent. Du reste, pour donner une idée de ce que peut faire un lutteur animé par un espoir quelconque, je me contenterai de citer deux anecdotes, prises dans le *traité de gymnastique* de Philostrate.

« Protomaque de Pellène était amoureux, son gymnaste le sut ; à l'approche des combats olympiques il lui dit : « *Tu me parais amoureux, cher Protomaque.* » L'athlète rougit à ces mots. « *Mais, ce n'est pas pour te blâmer que je te dis cela, c'est pour te seconder. Je suis même tout prêt à aller parler en ta faveur à l'objet de ton amour.* » Sans avoir rien dit à la personne, le gymnaste retourna vers l'athlète, lui apportant une nouvelle fausse, mais très précieuse

pour l'amoureux. « *Elle ne te dédaignera pas, dit-il, si elle te voit couronné à Olympie.* » Protomaque ayant respiré de joie à ces mots, ne remporta pas une victoire ordinaire, mais il vainquit Polydamas de Scotuse, qui avait déchiré les lions chez Ochus, roi des Perses.

« Ossate l'Égyptien, ayant remporté une première fois le prix, se décida pour la seconde par l'encouragement de son gymnaste. La loi disait :

« *Mort en vertu de l'autorité publique à quiconque sera vaincu après avoir été vainqueur ; il est censément mort, s'il ne donne pas de garants pour sa vie.* Personne ne voulant répondre pour lui, le gymnaste s'est soumis à cette loi, ce qui encouragea l'athlète au point de remporter la seconde victoire. »

Il y a des exemples plus modernes. Notamment, la légende de Broyasse le Lyonnais, qui vit encore, quoique très vieux.

Il y a une quarantaine d'années, en Amérique, un nègre passait pour être d'une force telle, que personne ne voulait plus se mesurer avec lui. Broyasse, en ayant entendu parler, partit pour l'Amérique. A New-York, il trouva le nègre, et,

par l'intermédiaire d'un interprète, ils convinrent de se mesurer dans un assaut public.

Le jour fixé pour la lutte arriva. La salle était bondée de monde. Les deux athlètes se présentèrent sur le tapis et la lutte commença. Broyasse ignorait que la lutte américaine, qui n'est autre que la lutte anglaise, est une lutte libre ; aussi, après quelques coups portés de part et d'autre, le champion français reçut, en pleine poitrine, un coup qui l'envoya rouler sur le tapis, vomissant le sang.

Grâce à son tempérament solide, il se rétablit, et, au bout de quelques mois, il demanda sa revanche. Stupéfaction du public ! Comment, non seulement il n'était pas mort, mais encore il demandait à recommencer ! C'était inouï !

Mais, comme les Américains sont passionnés pour ces spectacles, il y eut pour la revanche encore plus de spectateurs, que pour la première lutte.

Le nègre se présenta le premier sur le tapis ; quelques instants après, Broyasse arrivait à son tour, accompagné d'un interprète, par l'intermédiaire duquel il fit l'annonce suivante : *Messieurs, puisque l'on fait ici de la lutte libre,*

je demande que nous fassions ce que nous voudrons; on mord, on frappe, on fait ce qu'on veut! Les *yes* et les applaudissements ébranlèrent la salle; aussitôt la lutte commença.

Pendant une heure, on vit les deux champions se porter tous les coups que peut comporter une lutte libre, dans un pays où la vie d'un homme compte si peu. Cette lutte était pleine de finesse, et ne ressemblait en rien à la première, car Broyasse, instruit par l'expérience, utilisait toutes les ressources que nous fournit la lutte gréco-romaine, si féconde en surprises de toutes sortes.

Depuis une heure que dure cette lutte, personne n'a pu en prévoir le dénouement; quand, tout à coup, rapide comme l'éclair, le nègre porte à Broyasse une *ceinture de devant* et l'enlève, puis, le maintenant serré dans ses bras énormes et nerveux, il l'étouffe : Broyasse pâlit, non par crainte de la mort, mais, comme il l'a dit depuis, d'être vaincu. Aussi, profitant de ce qu'il avait la tête du nègre à hauteur de la poitrine, par suite de la position imposée par le coup de ceinture de devant, il rassembla toutes ses forces et toute son énergie, et appliquant de

chaque côté de la tête du nègre ses mains nerveuses, il en fit jaillir la cervelle, au milieu des cris d'épouvante et de stupéfaction des spectateurs.

Une lutte, qui eut aussi pour résultat la mort d'un lutteur, eut lieu à Paris en 1883.

Un négociant en café avait connu en Amérique un nègre, très fort, et devant l'engouement du public pour les luttes qui venaient d'avoir lieu aux Folies-Bergère, sous la direction de Piétro, il se procura l'adresse du nègre en Amérique, et le fit venir à Paris. Aussitôt après son arrivée, il le confia à François le Bordelais, ce fin lutteur que tous les Parisiens connaissent.

Le nègre s'appelait Abdulla Jeffery, il était né au cap de Bonne-Espérance; il avait trente ans quand il vint à Paris.

François le Bordelais vit de suite le parti qu'on pouvait tirer d'un tel élève! Aussi, tous les jours, il le dressait à la lutte; après deux mois de leçons, on le présenta au public dans plusieurs assauts, et les lutteurs purent se convaincre qu'ils avaient pour l'avenir un adversaire qui sortait de l'ordinaire.

On le fit lutter plusieurs fois en public, pour l'habituer à ne pas être gêné par les regards et les exclamations des spectateurs. Or, un jour on donnait pour lui un assaut public à Auber-villiers, et pour cet assaut il avait été convenu que, les lutteurs ne tenant pas à se mesurer avec lui, on ferait une lutte de convention. Abdulla devait lutter avec Joseph Schilling, le seul lutteur qui tint tête sérieusement à Tom Cannon, qui n'eut raison de lui qu'en l'étranglant à moitié, par un collier de force en arrière, quoique ce coup soit défendu dans la lutte.

Abdulla devait donc lutter avec Joseph Schilling, qui devait tomber. Nicolas le Boucher, qui avait lutté aux Folies-Bergère quelques mois avant, devait lutter avec François le Bordelais, et tomber également. François et Abdulla devaient ensuite faire la belle, qu'Abdulla gagnerait.

La première partie se passa bien. Joseph Schilling, fidèle à ce qui était convenu, tomba après un quart d'heure de lutte, puis ce fut au tour de François le Bordelais et Nicolas le Boucher, qui luttèrent d'abord comme c'était convenu ; mais, tout à coup, Piétro entra dans la

salle et vint regarder la lutte. Nicolas voyant Piétro, dans la troupe duquel il avait été aux Folies-Bergère, résolut de *tâter* sérieusement le nègre, d'abord par amour-propre, ensuite par une sorte d'animosité contre Abdulla qu'il avait injurié quelques jours auparavant.

François, voyant que Nicolas changeait ce qui était convenu, voulut en finir au plus vite, et tomba de lui-même.

Abdulla ne comprit rien à ce qui venait de se passer, il supposa seulement que François avait glissé, ce qui arrive assez souvent, et que se trouvant sous la pression d'un coup un peu dur, il était tombé. Nicolas prit un quart d'heure de repos, après quoi la lutte commença entre les deux vainqueurs. Abdulla confiant dans ce qui était convenu, luttait sans méfiance, tranquillement, mais, tout à coup, il s'aperçut que la lutte n'avait rien de courtois, et, se rappelant la scène qui s'était passée entre eux quelques jours avant, il comprit que Nicolas voulait le tomber. Furieux de ce manque de bonne foi de la part de son adversaire, qui ne l'avait pas prévenu de ce changement de conditions, il serra son jeu, et, employant toutes les finesses

de son professeur, il étonna les lutteurs présents, car Nicolas n'était pas un adversaire ordinaire. Les spectateurs ne virent rien de ce qui se passait, et pourtant la vie d'un homme était l'enjeu de la partie engagée, car Nicolas était décidé à tout pour tomber le nègre, qui, de son côté, ne voulait pas tomber.

La lutte durait depuis vingt minutes. Tout à coup, il y eut quelques coups portés si vivement, qu'avant que les lutteurs eussent eu le temps de s'en rendre compte, Abdulla avait passé à son adversaire une *ceinture de derrière*, avec tant de force, qu'il l'envoya rouler sur le tapis, les reins cassés. On le transporta à l'hôpital, où il mourut en arrivant.

Trois mois plus tard, on trouvait un soir, à 8 heures, sur la voie du chemin de fer de ceinture, à la hauteur de l'avenue de Villiers, le cadavre d'Abdulla, le front fendu, et le bras droit coupé à l'épaule par les roues d'un train.

Ces luttes eussent été, dans l'antiquité, considérées comme des jeux d'enfants, étant donné ce qui se faisait couramment en fait de force.

Pourquoi ne ferait-on pas revenir à la mode tous ces jeux athlétiques ? Nous n'aurions qu'à y gagner, car en vingt ans nous pourrions avoir une génération nouvelle ; vingt ans ! dira-t-on, c'est bien long ! A cela je répondrai : Continuons le régime actuel, laissons la jeunesse gaspiller dans une existence oisive et sédentaire ou dans les plaisirs, le peu de force qui lui reste, et au bout de ces vingt ans, au lieu d'une race qui commencerait à se réconforter, nous aurons une race complètement atrophiée par la pâle anémie qui, depuis quelques années, fait tant de ravages, et qui, loin de diminuer, tend tous les jours à gagner du terrain.

Il est d'autant plus facile de remédier à cela, que nous n'avons qu'à imiter les anciens.

Si les exercices de force étaient décrétés obligatoires dans les écoles, et venaient remplacer la gymnastique pour rire que l'on y enseigne, cela rendrait d'autres services aux enfants que de les faire parader et jouer au soldat, comme cela se fait depuis la création des bataillons scolaires, dont l'éducation ne peut rendre que des services secondaires.

C'est très beau de se préparer à manier le fusil ; mais, en temps de guerre, la force et la résistance à la fatigue sont de puissants auxiliaires.

Ces avantages étaient si bien compris des anciens, qu'ils faisaient marcher de pair l'éducation intellectuelle et l'éducation physique.

En sortant d'étudier la philosophie ou les beaux-arts, les jeunes gens se rendaient dans les gymnases, et là, sous la direction de professeurs d'une autorité incontestable, ils s'entraînaient à la lutte et au pugilat.

A cette époque, tout était prétexte à jeux athlétiques : les divertissements publics, les funérailles de héros, les cérémonies religieuses. A tout propos, on organisait des jeux athlétiques.

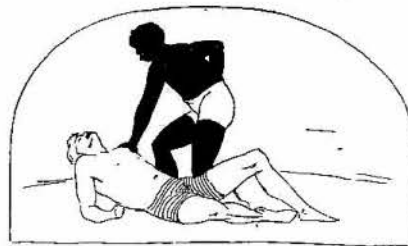
On pratiquait les exercices de force avec un courage que les lutteurs de nos jours ne nous montrent jamais ; on n'aurait pas permis qu'un athlète tombât pour de l'argent, comme cela se fait actuellement dans tous les établissements où on exhibe des lutteurs. Voici du reste un exemple, cité par un auteur grec :

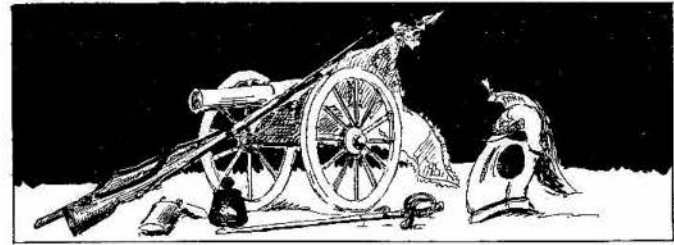
« Un jour, un gymnaste tua un athlète d'un

coup de strigille ¹, parce qu'il n'avait pas eu le courage de persister pour la victoire. »

Cet auteur juge ainsi cet acte d'un gymnaste tuant un athlète, pour lâcheté : « *J'ajoute foi à ce récit, car il vaut mieux croire, que de ne pas croire, que le strigille remplaçait le glaive, contre les lâches athlètes.* »

1. Sorte d'étrille qui servait à gratter, après une lutte, l'huile dont on oignait l'athlète avant le combat.





VIS FACIT VIRUM

Nous avons fait plus haut une série de citations qui prouvent que les athlètes de nos jours ne puisent leur courage que dans leur force; pourtant, ils ne sont que des hommes communs et vulgaires. On peut aisément se figurer ce que ferait, le cas échéant, un homme chez qui l'éducation aurait développé les qualités intellectuelles, et qui joindrait à la force musculaire les ressources de l'intelligence et la confiance en soi-même que donnent les exercices de force. Malheureuse-

ment, si ces exercices sont goûtés comme spectacles ; il n'en est pas de même de la pratique, et voici pourquoi : on ne voit, en fait d'athlètes, que des saltimbanques vêtus de maillots plus ou moins propres, se roulant sur un tas de sciure, ou sur un tapis couvert de poussière, et on en est arrivé à croire que la lutte est un exercice exclusivement réservé aux gens communs.

C'est là une grave erreur, car dans l'antiquité, la lutte n'était pratiquée que par des hommes occupant une certaine situation, puisque les souverains ne dédaignaient pas de les faire asseoir à leurs côtés quand ils présidaient les jeux publics ; et, de plus, ils se faisaient escorter par eux dans les batailles.

Les athlètes n'étaient alors jamais des hommes obscurs ; on en voit la preuve dans le vingt-troisième chant de l'*Iliade*, quand Ajax, fils de Télémon, se mesura avec l'ingénieux Ulysse, aux jeux donnés pour les funérailles de Patrocle.

Voici comment Homère décrit cette lutte que présidait Achille :

« Les deux héros se dépouillent, se ceignent

les reins, et se poussent ; ils se serrent étroitement dans leurs bras nerveux ; on dirait deux poutres qu'un habile charpentier unit au sommet d'un édifice pour qu'elles puissent braver l'impétuosité des vents. Leurs os craquent sous les coups redoublés de leurs bras robustes ; la sueur coule à flots de leurs membres ; sur leurs flancs et sur leurs épaules s'élèvent des tumeurs rouges de sang. Ulysse ne peut abattre Ajax, ni Ajax terrasser Ulysse. Craignant que cette lutte indécise ne lasse la patience des Grecs, Ajax prend la parole : « *Fils de Laërte, enlève-moi, ou laisse-toi enlever par moi, et que le puissant Jupiter décide du reste.* » A ces mots, il soulève Ulysse ; mais celui-ci a recours à son adresse ordinaire, il frappe du pied le jarret d'Ajax, et il lui fait plier le genou ; Ajax tombe sur le dos, entraînant son adversaire dans sa chute. Ulysse essaye à son tour de soulever Ajax ; mais il s'épuise en efforts inutiles, et c'est à peine s'il lui fait perdre terre. Ils tombent pour la seconde fois et roulent l'un à côté de l'autre, couverts de poussière. Ils se relèvent ; ils allaient recommencer pour la troisième fois, quand Achille intervient, et rete-

pour la réfuter, je me contenterai de citer ce que dit un auteur grec sur ce sujet.

« L'homme naît avec des forces suffisantes pour la lutte, le pugilat et l'habitude de se tenir droit en courant, car rien, dans de pareilles choses, ne peut se faire sans la *préexistence* de ce dont il se fait. De même que l'origine de l'art mécanique est le fer et l'airain; de l'agriculture, c'est la terre et ses produits, et pour la navigation, c'est la mer; pour la gymnastique qui tire son origine de l'homme, et qui est née avec lui. D'ailleurs, une tradition ancienne rapporte que la gymnastique n'existait pas encore, mais que le Prométhée existait, ce fut le premier gymnaste; Mercure le fut aussi pour la lutte, et s'applaudit de son invention, et il institua le premier cirque de la lutte. »

Puisque l'homme naît avec des forces suffisantes pour la lutte, il ne s'agit plus que d'en régler l'enseignement.

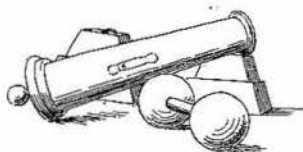
Quand on commence un élève, il est prudent de ne lui montrer que les coups *terre à terre*, car, parmi les coups de la lutte, il en est quelques-uns qui nécessitent une certaine force, sans laquelle l'élève risquerait de se blesser.

Il est donc indispensable d'*entraîner* l'élève graduellement, en intercalant dans les leçons de lutte l'exercice des poids et des haltères, ce qui est très facile, car il existe à Paris une fonderie où les lutteurs et les hercules se fournissent, et dans laquelle on trouve pour leur usage des poids à partir de douze livres, ayant la forme des poids de vingt kilos; ce qui fait que l'on peut avoir en main la forme d'un vrai poids, et en augmentant d'une ou deux livres à la fois, on peut arriver, après un certain temps, à faire le poids de vingt kilos à bras tendu, ce qui, quoi qu'en disent beaucoup de personnes, est très fort.

Dans le manuel qui forme la dernière partie de ce livre, j'ai classé les coups d'une façon graduée, et, après avoir lu attentivement, en s'aidant des gravures, on pourra apprendre la lutte facilement et sans frais, puisque cet exercice n'exige aucune fourniture, ce qui le met à la portée de tout le monde.

Les jeunes gens qui s'adonneront à la pratique de cet exercice, en y joignant une grande sobriété, deviendront, après quelques années d'*entraînement*, des hommes sains et robustes,

et plus tard leurs enfants, bien constitués, continuant les mêmes exercices, deviendront des hommes réellement dignes de ce nom, et si un jour la patrie a besoin de défenseurs, on verra courir aux frontières une armée de soldats virils au sang généreux, car le moral se ressentant vigoureusement de la force physique, ils se conduiront alors comme des hommes soucieux de l'avenir de la France, et non comme des malheureux épuisés par la fatigue et tombant sur la route, terrassés par la fièvre ou les privations qu'ils n'ont pu endurer, comme cela se voit trop souvent en temps de guerre.



LES LUTTEURS

DE NOS JOURS



UNE SÉANCE

DANS UNE ARÈNE FORAINE



UR la parade¹, les lutteurs se promènent, les uns les mains derrière le dos, sans prétention; ce sont les plus rares. Les autres, les bras croisés sur la poitrine, les mains ramenées entre les pectoraux et le haut des bras, de manière à faire saillir les muscles des biceps, semblent dire : « Sommes-nous assez bien bâtis. »

1. Façade d'une baraque foraine.

Le patron de la baraque fait un signe aux quatre musiciens qui sont au bout de la parade, aussitôt ils commencent à jouer, chacun sur un ton différent, le *Père la Victoire*, pendant qu'un des lutteurs agite une énorme cloche.

Devant le contrôle, un pitre à l'air idiot, à la face noire et blanche, se livre à une chorégraphie inconnue, en compagnie d'une jeune fille outrageusement maquillée. Le patron est au contrôle, où il prépare des cartons d'entrée; en bas, la foule, la tête en arrière pour mieux voir. Plusieurs centaines de personnes sont là, arrêtées par la musique, les danses du pitre, ou la vue des lutteurs gras et dodus, qui continuent leur promenade, à l'exception d'un ou deux qui, appuyés contre un des montants de la baraque, cherchent dans l'assistance s'ils ne verront pas un visage de connaissance, afin de se faire offrir une chopine.

Le patron quitte son contrôle; il fait un signe impérieux : la musique cesse, le pitre s'en va dans un coin, les lutteurs se mettent en ligne.

Un des lutteurs saisit un gigantesque porte-voix, et promène ses regards sur la foule, qui

fait silence; puis il commence son boniment :

— Mesdames et Messieurs, trêve de plaisanteries; ce que nous avons fait jusqu'à présent n'était que pour attirer autour de nous une belle et nombreuse société.

Nous allons avoir l'honneur de vous offrir une séance aux arènes athlétiques de M. Toulouse, le premier champion du monde ! A cette séance, M. Alfred, de Paris, exécutera ses exercices de force; il jonglera à droite, à gauche, en avant comme en arrière, avec des poids de 20 kilos, comme le ferait le meilleur jongleur avec des boules de cuivre; il terminera par l'enlèvement de l'haltère de 100 kilos, 200 livres ! Nous continuerons ensuite par la lutte, la lutte romaine, de la tête à la ceinture, telle qu'elle se pratique dans le midi de la France. La lutte, Messieurs, c'est la première gymnastique du monde. Nous avons ici cinq bons lutteurs, et dans l'intérieur de l'arène un bon lit de sciure pour la sécurité du lutteur comme de l'amateur. Aussi, sans excitation, sans provocation aucune, s'il y avait dans la société quelques amateurs, hommes forts, lutteurs de profession ou non, n'importe qui, n'importe lesquels, qui

veulent bien nous prêter leurs concours, nous n'en refusons aucun, nous acceptons tout le monde.

On va donner les gants; s'il y a des amateurs, haut les mains!

Le patron prenant quelques gants et s'adressant à la foule :

— Eh bien! y a-t-il des amateurs?

Une voix éraillée :

— Par ici.

— Qu'est-ce qu'il demande, celui-là?

— Je demande à lutter.

— Vous demandez à lutter; connaissez-vous les conditions de la lutte?

— Je les connais mieux que vous.

— Ah! ah! en voilà un qui n'a pas l'air d'avoir peur.

— Je n'ai jamais peur.

— Et avec qui voulez-vous lutter?

— Avec le gros blond.

— Avec M. Victor, la Terreur du Midi?

— Oui.

— Voilà un gant, à qui un autre?

— Par ici.

— Qu'est-ce qu'il demande, celui-là?

— Je demande à lutter. Vous demandez des amateurs, donnez-moi un gant.

— Vous connaissez les conditions de la lutte? la lutte romaine, de la tête à la ceinture!

— Parfaitement, et je mets cent sous avec n'importe lequel.

— Nous ne faisons jamais de paris.

— Parce que vos lutteurs ne tiennent pas debout.

Le patron, bondissant :

— Mes lutteurs ne tiennent pas debout! Je vais vous prouver que vous ne leur faites pas peur! Vous voulez parier cent sous? J'accepte. Avec qui voulez-vous lutter?

— Avec le grand brun.

— Avec M. Louis, le Rempart de l'Aveyron! Vous y avez la main. Voyons, y a-t-il un militaire qui voudrait tenir les paris? il entrera pour rien.

Deux fantassins s'approchent; l'amateur donne à l'un d'eux une pièce de cinq francs, le patron y joint une autre pièce; après quoi les deux guerriers entrent dans la baraque.

On donne encore trois gants, mais sans faire de paris; puis, le patron prenant le porte-voix termine l'annonce :

— Eh bien ! Messieurs, j'espère que voilà une belle séance ! cinq amateurs de lutte ! cela ne se voit pas tous les jours. Aussi, à cette séance, le prix des places va être mis à la portée de tout le monde; il y aura des premières à un franc, des secondes à cinquante centimes, et des troisièmes à vingt centimes, à quatre sous ! On va commencer dans un instant. Aux arènes, aux arènes !

Tous les lutteurs à la fois :

— Aux arènes ! aux arènes ! La cloche retentit. La musique reprend le *Père la Victoire*, la foule se précipite au contrôle, regardant en passant les bras des lutteurs et leurs pectoraux saillants.

Cinq minutes après, le contrôle est libre; on a fait une première fournée; le pitre recommence à danser, les promeneurs s'arrêtent : encore quelques minutes et le patron fait une seconde et dernière annonce, que les lutteurs appellent le *relevé*.

Enfin, le patron fait un signe, la musique

cesse de nouveau, les lutteurs se remettent en ligne, et on fait la dernière annonce :

— Mesdames et Messieurs ! c'est la dernière annonce, nous avons déjà à l'intérieur une belle et nombreuse société; on va commencer à l'instant; nous avons à cette séance cinq amateurs de lutte, mais s'il y avait encore quelques amateurs, haut les mains !

Deux des amateurs, qui ont pris des gants tout à l'heure, sont dans la foule et en demandent d'autres.

— Maintenant, Messieurs, le prix des places est à la portée de tout le monde : il y a des premières à un franc, des secondes à cinquante centimes et des troisièmes à vingt centimes, à quatre sous ! Aux arènes, aux arènes !

Le tintamarre musical recommence avec l'accompagnement de la cloche, pendant que le public se presse au contrôle.

Enfin la séance est complète : les musiciens entrent dans la baraque et vont se placer sur les gradins supérieurs, aux dernières places, et ils commencent à jouer sur un rythme traînard la *Valse des roses*, pendant que l'hercule, Alfred, de Paris, commence ses exercices ; à chaque

tour qu'il fait, il recule d'un pas, raidissant le jarret, étendant le bras droit, et saluant avec un sourire qui a la prétention d'être gracieux; enfin, il vient d'enlever la fameuse haltère de deux cents livres. Un lutteur lui met dans les mains un tronc en fer-blanc, fermé avec un énorme cadenas, et fait l'annonce suivante :

— A chaque séance, le directeur permet à M. Alfred, de Paris, de faire le tour de la société; je vous prie de ne pas l'oublier, ceci est réservé à ses petits bénéfices; maintenant, les amateurs de lutte, déshabillez-vous!

Une voix en haut des gradins :

— Voilà, voilà !

Un individu de taille moyenne descend, vêtu d'un vieux pantalon de drap.

La lutte commence, mollement, sans précipitation; le lutteur porte tranquillement un *tour de bras*, l'amateur tombe sur le côté, se relève lentement et revient au lutteur; tous deux piétinent sur place, se prennent et se lâchent les poignets sans se porter aucun coup, se contentant de se donner de temps en temps une claque sur le dos en se tenant enlacés, ce qui fait rire les spectateurs; enfin, le lutteur *cein-*

ture son adversaire et le tombe sans se presser.

Un second amateur a le même sort avec un autre lutteur; le public s'endort à moitié, mais il est subitement tiré de sa torpeur par ces mots :

— L'amateur pour les cinq francs !

On voit descendre dans la piste un individu maigre, vêtu d'une cotte bleue; devant ce squelette, on est un peu désappointé.

La lutte commence, serrée, pleine de finesse; le public qui ignore que l'amateur est un lutteur, trouve qu'il est *épatant*; l'amateur a déjà paré la *ceinture de devant* et le *tour de hanche en tête*; il *cèinture* le lutteur et tous deux roulent à terre; mais comme le lutteur en tombant a fait le *pont* et s'est retourné, « il n'y a rien de fait »; ils se relèvent, la lutte devient ardente, la sueur coule sur le corps des deux adversaires; tout à coup, le lutteur porte à l'amateur un *tour de tête* et se relève, sachant très bien que son adversaire a fait le *pont*, et que les épaules n'ont pas touché :

— Allez-vous rhabiller !

Tous les spectateurs protestent :

— Ça n'y est pas ! ça n'y est pas !

Mais le lutteur prend tranquillement son maillot, pour se revêtir, sans paraître faire attention aux cris du public qui proteste de plus belle, en poussant de véritables hurlements.

L'amateur, tournant le dos au lutteur :

— Voyons, ça y est-il ou ça n'y est-il pas ?

— Ça n'y est pas ! ça n'y est pas !

Le lutteur :

— Ah ! ça n'y est pas !

Profitant de ce que l'amateur se présente bien de dos, il court dessus et le *ceinture* ; le public écume :

— Il l'a pris en traître ! C'est coquin ! ça ne se fait pas !

L'amateur et le lutteur se sont jetés à genoux, toujours enlacés ; l'amateur, se jetant de côté en se renversant sur le dos, entraîne le lutteur, qui, se trouvant dessous, est à plat, les deux épaules touchant le tapis.

L'assistance trépigne, les applaudissements ébranlent la baraque, les deux adversaires sont relevés ; le lutteur roule des yeux ahuris, et se tient à quatre pour ne pas éclater de rire, en voyant que cette *farce* est toujours prise au sérieux.

L'amateur saisit un chapeau que lui tend un camarade, et s'adressant au public :

— Messieurs, si vous trouvez que j'ai bien mérité de boire une chopine, je vous prie de ne pas m'oublier.

Un lutteur pour stimuler le public :

— On ne fait pas la quête, ici.

L'amateur :

— Votre camarade l'a bien faite tout à l'heure ; n'est-ce pas, Messieurs ?

— Oui, oui !

Et pour protester contre la défense qui vient d'être faite au vainqueur, tout le monde met la main à la poche, pendant qu'une autre lutte commence.

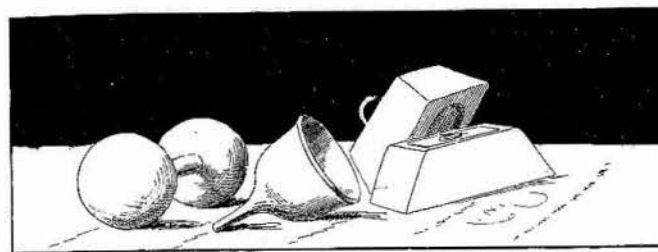
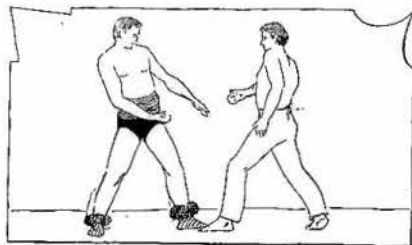
Tout en faisant leur affaire, le lutteur et l'amateur qui sont aux prises en ce moment, guettent le camarade qui fait sa quête, son *rouleau*, comme ils disent ; aussi luttent-ils mollement, de manière à attendre, pour en finir, la fin de la quête. La quête est finie. Le lutteur tombe son adversaire ; l'amateur se dirige en haut des gradins, où, à l'abri des regards indiscrets, il compte, en présence de deux ou trois camarades, le produit du *rouleau*, que

l'un d'eux inscrit sur un morceau de papier, car toutes les quêtes additionnées seront partagées le soir entre tous.

Le patron se penche alors dans la baraque et, s'adressant à l'assistance :

— Messieurs, c'est pour avoir l'honneur de vous remercier.

Les spectateurs sortent lentement, en jetant un regard sur les lutteurs et en se communiquant leurs impressions.



UN ASSAUT

DANS UNE SALLE DE BAL

DANS les quartiers populeux de Paris tels que la Bastille, Montmartre, Belleville, etc., on voit souvent des affiches annonçant des assauts de lutte.

Le soir de la représentation, deux ou trois cents personnes se pressent dans la salle.

Quatre musiciens, un piston, une basse, une clarinette et un trombone exécutant du Wagner enragé, mais sans aucune sorte de mesure, pré-

cèdent la séance, qui avait été annoncée dans les termes suivants pour huit heures :

GRAND ASSAUT DE LUTTE

SALLE.....

Le ... à 8 heures du soir
SOUS LA DIRECTION DE M. ...

Programme de la Séance

PREMIÈRE PARTIE

- 1^{er} Assaut d'Escrime entre MM. COLIN et BERNIER.
2^e — d'Adresse française entre MM. PERRAUT et HENRY.
3^e — de Canne entre MM. DUBOIS et FOREST.

DEUXIÈME PARTIE

GRAND ASSAUT DE LUTTE

PAR LES PREMIERS CHAMPIONS DE FRANCE

M. PIERRE, le Terrible Savoyard

luttera contre

M. BERNASAC, le Rempart de Toulouse

M. VAN VOGHT, le Champion Hollandais

luttera contre

M. CHARLES, dit l'Anguille

Les deux Vainqueurs lutteront ensuite ensemble, et une prime de
CENT FRANCS sera décernée au Vainqueur de cette lutte.

Brillant Orchestre sous la Direction de M. ...

PRIX DES PLACES

Réservées : 2 fr. — Premières : 1 fr. — Secondes : 0 fr. 50

Après dix minutes d'un vacarme intraduisible, la musique cesse.

Deux jeunes gens, en costume de salle, viennent échanger quelques coups droits et quelques battements pendant environ dix minutes.

Ce sont des fantassins qu'on a fait venir, car on peut les avoir pour des prix très modérés.

Deux autres militaires viennent se livrer aux ébats de l'adresse française, se distribuant des coups de savate qui font rire un peu les spectateurs. Vient ensuite l'assaut de canne : le public s'endort un peu, car on attend la lutte avec impatience.

Ces trois exercices ont pris environ trois quarts d'heure.

On annonce l'entr'acte afin de permettre aux spectateurs d'aller se rafraîchir, sur les *zincs* des environs.

Après un entr'acte de vingt minutes, on commence la deuxième partie.

Deux lutteurs gras et dodus font leur apparition sur le tapis : maillot de jambes rose, torse nu, ils font, en croisant les bras, des effets de biceps.

La lutte commence : les deux champions lut-

tent mollement, tranquillement. Après dix minutes de lutte, pendant lesquelles ils se sont porté plusieurs fois le traditionnel *tour de bras*, et le *tour de tête* (car ces deux coups font beaucoup d'effet), un des lutteurs tombe.

Le vainqueur salue et va s'asseoir au premier rang des spectateurs, après avoir revêtu un paletot, pendant que le vaincu quitte la salle.

Deux autres champions se présentent sur le tapis.

Cette lutte diffère de la première en ce que les adversaires font ce qu'on appelle la *lutte à grande vitesse*; c'est plutôt de l'acrobatie, mais cela plaît au public; aussi lui en sert-on une dans tous les assauts.

Cette fois le combat dure quelques minutes de plus que le précédent, enfin un lutteur tombe.

On annonce un nouvel entr'acte pour permettre au vainqueur de se reposer.

Un quart d'heure après, les deux vainqueurs sont face à face; ils saluent, se serrent la main et tombent en garde; ils se *tâtent*, ils s'épient, cette lutte semble pleine de finesse, et le public, qui croit que *c'est arrivé*, applaudit à chaque instant.

Au bout d'une demi-heure, on sépare les deux adversaires, car ils sont ruisselants de sueur.

On leur donne à chacun une serviette; ils s'essuient en faisant quelques pas de long en large, puis ils reprennent le combat qui dure environ un quart d'heure; après quoi, un des deux tombe.

Le vaincu demande sa revanche, mais le directeur déclare que tous deux sont trop fatigués, et qu'il va organiser un assaut pour la semaine suivante, où on lui donnera la satisfaction qu'il demande.

Le public sort lentement; quelques incrédules disent que *c'est de la blague*, les naïfs trouvent cela *épatant*.

Deux ou trois jours après, on voit sur les murs de nouvelles affiches semblables aux premières, mais sur lesquelles on a ajouté l'annonce suivante :

« Cet assaut a été organisé sur la demande de M. X..., lequel demande sa revanche à M. Y.

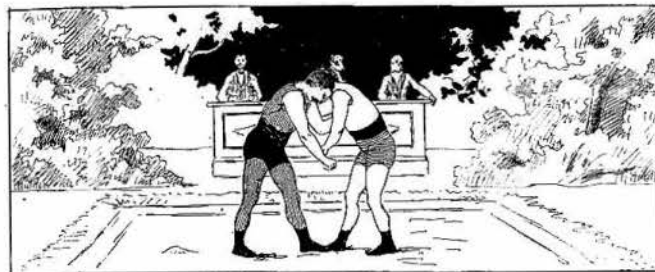
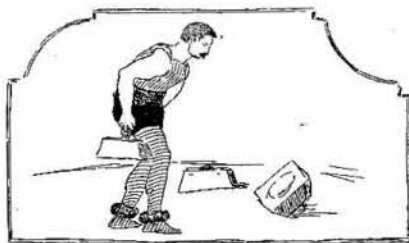
« Un défi de cinq mille francs a été convenu.

« L'argent sera déposé sur le tapis. »

La seconde séance est en tous points semblable à la première; seulement, cette fois, le vainqueur de la lutte précédente est vaincu.

Quant aux cinq mille francs, inutile de dire qu'ils n'ont pas été déposés; le public seul a déposé son argent.

On voit chaque année cinq ou six assauts de ce genre.



ASSAUTS

DANS LES ÉTABLISSEMENTS



n voit de temps en temps dans les établissements parisiens, tels que concerts et cirques, des assauts de lutte.

Ces assauts ne diffèrent des autres que par la mise en scène et la façon de les annoncer au public.

Voici comment on procède :

On engage quatre lutteurs; puis, choisissant celui d'entre eux qui est le moins connu du public, — quelquefois même on en fait venir un de la province ou de l'étranger, — on en fait

un premier champion. Des gravures, le représentant le torse nu et les bras croisés, sont placardées sur les murs; on annonce à grand tam-tam l'arrivée de cet homme extraordinaire! qui n'a jamais été tombé dans aucune arène!... plus, on offre une prime de cinq cents francs pour l'amateur qui le tombera.

Le jour de la première, la foule se presse aux guichets; on attend avec impatience la fin de la première partie du spectacle, car la lutte termine toujours la soirée.

Enfin, on a placé le tapis; l'orchestre joue une valse, le rideau se lève, et quatre lutteurs entrent en scène.

La première lutte est sans importance, on attend la seconde partie, où le fameux athlète doit lutter; on se le désigne, les regards l'examinent de la tête aux pieds, et l'on s'accorde à déclarer que son apparence ne répond pas à l'idée qu'on s'en était faite.

La première lutte étant finie, les spectateurs s'arrangent pour bien voir, mais ils n'ont guère le temps de juger le célèbre athlète, car en quelques tours de main son adversaire est tombé.

Immédiatement on l'accepte comme premier champion, et, à partir de ce jour, les paris vont leur train.

Tous les soirs, un nouvel amateur vient se mesurer avec lui, mais sans succès.

La raison en est bien simple; tous les amateurs sont des lutteurs payés pour tomber.

On objectera peut-être qu'un véritable amateur pourrait bien se présenter et gagner la prime.

Tout a été prévu. Si un inconnu se présente, on l'accepte; seulement, on lui fait observer que d'autres se sont fait inscrire avant lui, et on lui assigne un numéro qui frise la centaine; à quoi il n'y a rien à répondre, et le public, qui ignore le premier mot de la comédie ridicule qui se joue devant lui, apporte tous les soirs son argent dans la caisse de l'établissement, et perd en paris parfois de fortes sommes.

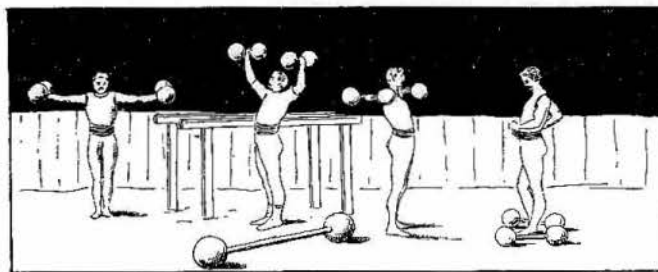
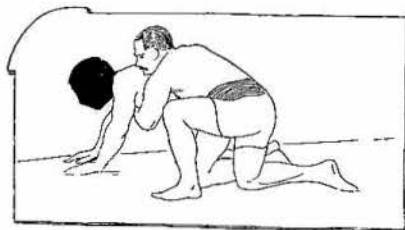
Quand tous les lutteurs ont défilé comme *amateurs* et que les luttes font encore recette, on fait alors le coup de l'*homme masqué*! Ce rôle est toujours rempli par le meilleur des lutteurs.

C'est alors que la comédie tourne au tragique,

car l'issue de la lutte est toujours connue de ceux qui dirigent la troupe; de sorte que souvent l'homme masqué tombe, à la première lutte, le fameux champion! ou bien ils font coup nul, c'est-à-dire qu'ils ne terminent pas l'assaut, vu l'heure avancée, et la suite est remise au lendemain.

Dans ces conditions, les spectateurs sont très embarrassés pour parier; c'est alors que quelques personnes dans la combinaison parient hardiment, connaissant d'avance le résultat du match.

Pendant une quinzaine de jours, on joue ainsi de l'*homme masqué*: tantôt l'homme au masque noir, tantôt l'homme au masque rouge, voire même au masque bleu. Toutes les nuances défilent dans ces duperies, dont le public paie les frais.



PRÉCAUTIONS A PRENDRE

POUR LA LUTTE

LES coups sont expliqués sommairement dans le *MANUEL DE LA LUTTE*, par cette raison que les combinaisons de coups successifs, qui sont pratiques dans l'escrime et la boxe, ne le sont pas dans la lutte.

Étant donné qu'en luttant, les adversaires changent constamment de place, qu'ils sont rarement de la même taille, tel coup qui pourrait servir de riposte pour l'un, serait impossible à

porter pour l'autre; car les parades étant faites généralement d'une façon violente, on ne peut guère prévoir la prise qu'offrira l'adversaire, qui, après le même coup porté et paré plusieurs fois, aura chaque fois une pose différente.

Deux ou trois coups, seuls, font exception, car on les porte sans changer de place.

En général, le lutteur ne peut riposter que d'après l'à-propos qu'il acquiert en pratiquant.

Le mieux, et le plus sûr, est de revenir en garde après chaque parade.

Il y a des cas où l'on ne peut pas se remettre en garde : par exemple, quand on lutte à genoux, ce qui arrive souvent; alors, on doit se tenir sur la défensive, se contentant de parer ou d'éviter les coups jusqu'au moment où l'adversaire offre une prise certaine.

C'est d'autant plus facile que, dans la lutte, la précipitation n'est utile que pour porter un coup et l'exécuter; s'il est manqué, on doit attendre une autre prise en se bornant, comme je viens de le dire, à se tenir sur la défensive.

La vitesse et la précipitation dans la lutte ont cela de défectueux qu'elles essoufflent, et paralysent les moyens, car lorsque la respira-

tion commence à être gênée, il est à peu près impossible de riposter, vu que chaque coup porté demande un effort musculaire assez considérable, puisque l'on doit presque toujours faire perdre pied à l'adversaire.

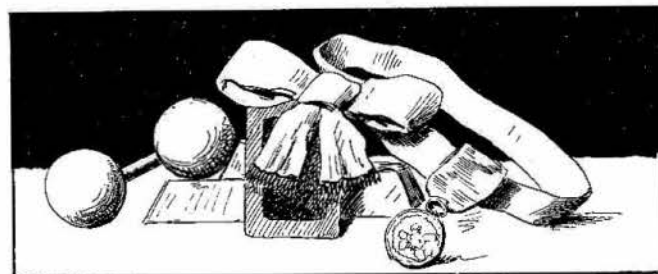
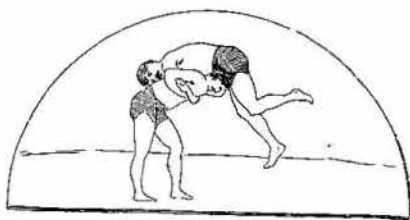
On doit également éviter de respirer trop fortement, car une trop grande introduction d'air dans les poumons est gênante; les meilleurs lutteurs absorbent très peu d'air à la fois en respirant, aussi il y en a qui peuvent lutter pendant plusieurs heures sans être essoufflés; mais cette habitude ne vient qu'avec la pratique.

On doit éviter de lutter avant que la digestion soit faite.

Quand les lutteurs font assaut, ils sont toujours presque à jeun; ayant ainsi l'estomac libre, la circulation du sang n'étant pas gênée, ils ne risquent pas une congestion, ce qui pourrait arriver en luttant immédiatement après le repas.

En suivant ces prescriptions, on peut, en *s'entraînant* souvent, et après quelque temps de pratique, être à même de lutter d'une manière sérieuse. Surtout si l'on s'applique à bien

exécuter les coups, tels qu'ils sont représentés sur les gravures du manuel, lesquelles sont faites d'après des photographies de Nadar, exécutées avec des appareils nouveaux, et perfectionnés de telle sorte que les prises de luttas ont été faites d'une manière instantanée; car à peine un coup était-il porté, que l'objectif l'avait reproduit; ce qui en assure la parfaite correction.



RÈGLEMENT

DE LA LUTTE GRÉCO-ROMAINE

ARTICLE PREMIER.



On ne doit jamais employer les ongles ni porter aucun coup la main fermée; mais quand on tient une prise, quel que soit le danger pour l'adversaire, si le coup est régulier on a le droit de serrer et de ne pas lâcher.

ART. 2. — Le collier de force en avant est sévèrement défendu, et dans aucun cas on ne doit l'employer.

ART. 3. — On ne doit porter les coups que de la tête à la ceinture.

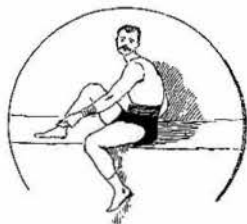
Dans aucun cas on ne doit toucher aux jambes; on ne doit jamais passer de croc-en-jambe.

ART. 4. — Convenir, avant de commencer la lutte, si on peut lutter à genoux, ou après combien de minutes on devra se relever.

ART. 5. — Pour qu'un homme soit tombé, il faut que les deux épaules marquent un temps d'arrêt sur le tapis.

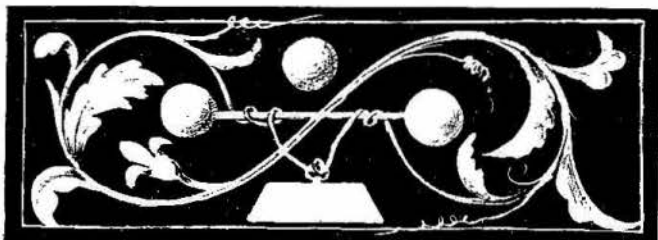
ART. 6. — Avant de commencer la lutte, les deux adversaires doivent se placer face à face, à quatre ou cinq pas l'un de l'autre, marcher l'un sur l'autre, en obliquant un peu à gauche, se donner en passant une poignée de main, sans s'arrêter; après quoi, ils font encore chacun un pas, et, se retournant vivement, tombent en garde.

ART. 7. — Si l'adversaire demande du repos pendant la lutte, on a le droit de s'y opposer.



LA LUTTE

PRÉCIS ICONOGRAPHIQUE



LA LUTTE

PRÉCIS ICONOGRAPHIQUE

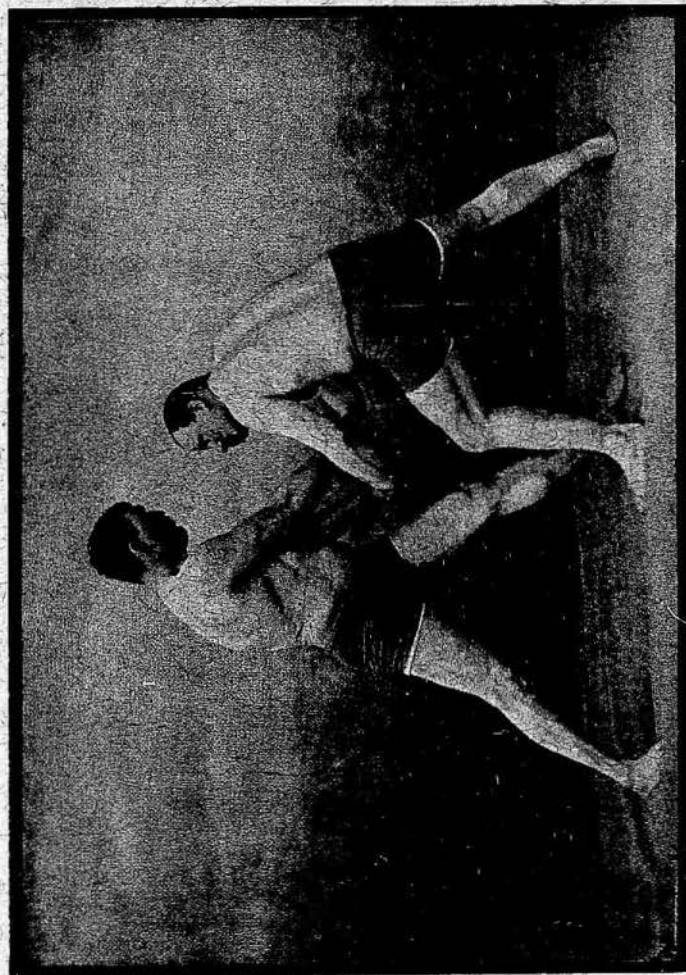
PL. I. — EN GARDE

On se met en garde de deux manières :

Un athlète d'une forte corpulence doit se tenir le corps droit, les jambes écartées, le pied gauche en avant, les bras serrés contre la poitrine et bien allongés.

Un athlète mince doit se tenir le corps un peu courbé afin de bien défendre la ceinture.

Dans chacune de ces deux gardes, il faut raidir les muscles pour résister à une rentrée imprévue.
(Voyez pl. 1.)



PL. II. — UNE RENTRÉE

On ne doit faire une rentrée (voy. pl. 2) que sur un adversaire plus léger, car tout l'avantage dans ce coup est pour l'adversaire dont le poids est supérieur.

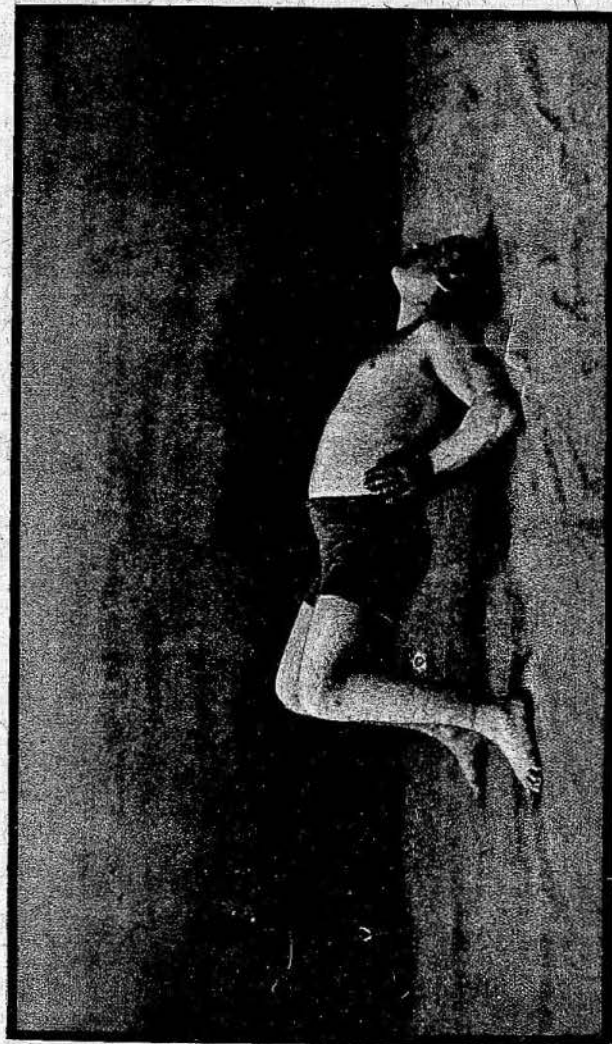
Quand on est surpris par une rentrée portée vivement, le seul moyen d'interrompre le coup, est de porter rapidement un tour de bras. (Voyez pl. 6.)



PL. II — UNE RENTRÉE.

PL. III. — LE PONT

Étant à terre, se soulever sur la tête et les talons, et, quand le coup le permet, appuyer chaque côté des reins sur la paume des mains en faisant reposer les coudes à terre. (Voyez pl. 3.)



PL. IV. — LE TOUR DE HANCHE EN TÊTE

Tourner vivement le dos à l'adversaire, mais, en exécutant ce mouvement, passer le bras droit derrière sa tête. Avec la main gauche maintenir son bras droit contre la poitrine, se jeter à terre en donnant un coup de hanche et sans lâcher la prise. (Voyez pl. 4.)



PL. IV — LE TOUR DE HANCHE EN TÊTE.

PL. V. — PARADE DU TOUR DE HANCHE
EN TÊTE ET CEINTURE DE CÔTÉ

Au moment où l'on sent le bras de l'adversaire derrière la tête, le ceinturer rapidement; — comme il présente alors le flanc c'est une ceinture de côté, — l'enlever, faire un mouvement de va-et-vient de droite à gauche, avec le haut du corps sans changer les pieds de place, se jeter à terre sur le côté, sans lâcher la ceinture. (Voyez pl. 5.)

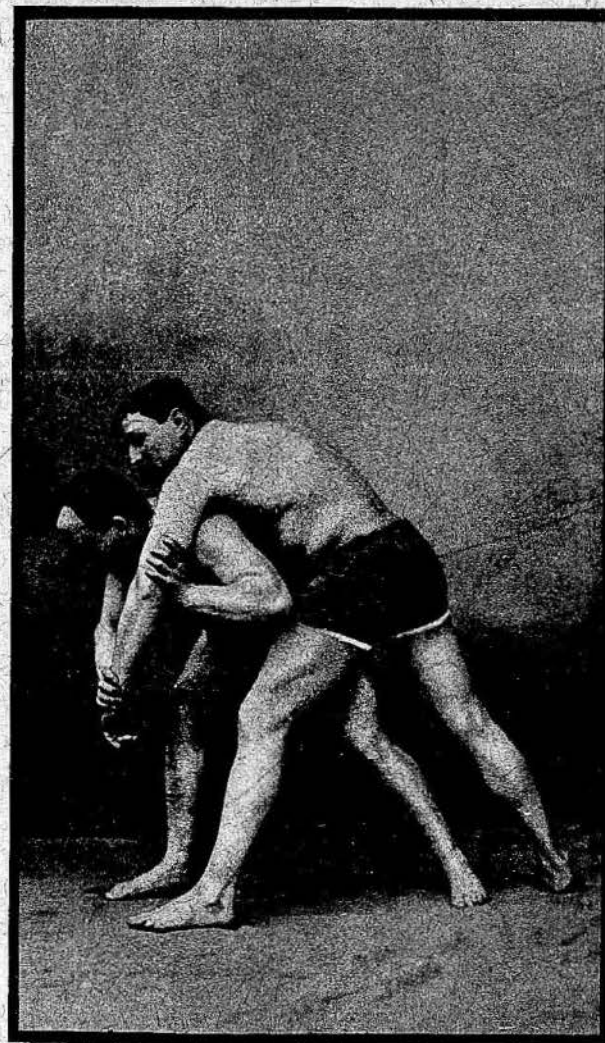
Cette parade est en même temps une riposte, car en se jetant à terre, sur le côté gauche, les épaules de l'adversaire touchent.



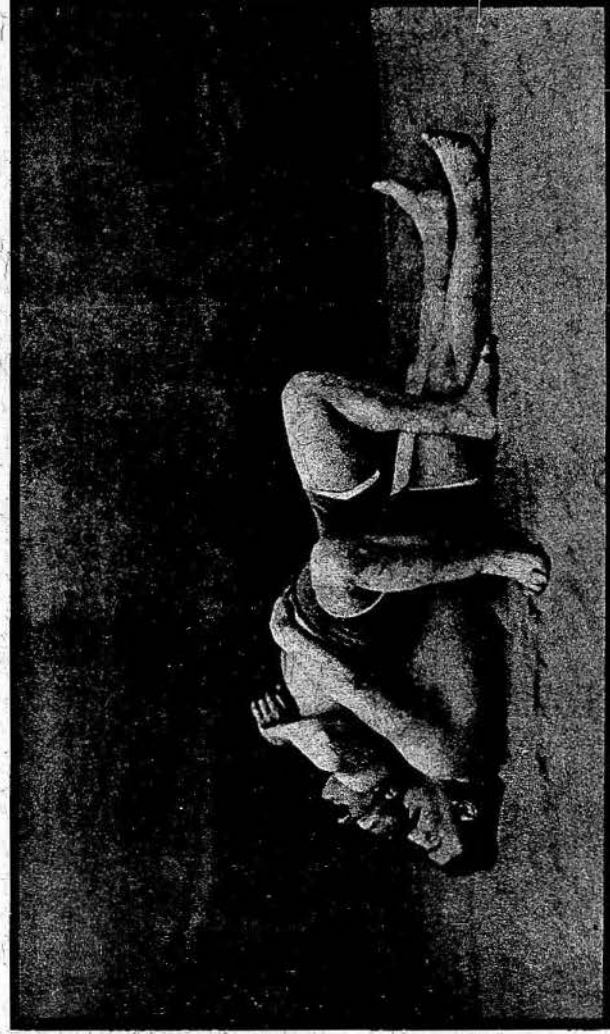
PL. V — PARADE DE TOUR DE HANCHE EN TÊTE
ET CEINTURE DE CÔTÉ.

PL. VI-VII. — LE TOUR DE BRAS

Saisir, avec la main droite, le poignet gauche de l'adversaire, saisir le haut du bras gauche avec la main gauche, placer l'épaule sous l'aisselle. (Voyez pl. 6.) Se jeter à genoux, se retourner sur le côté gauche en roulant avec l'adversaire. (Voyez pl. 7.)



PL. VI — LE TOUR DE BRAS.

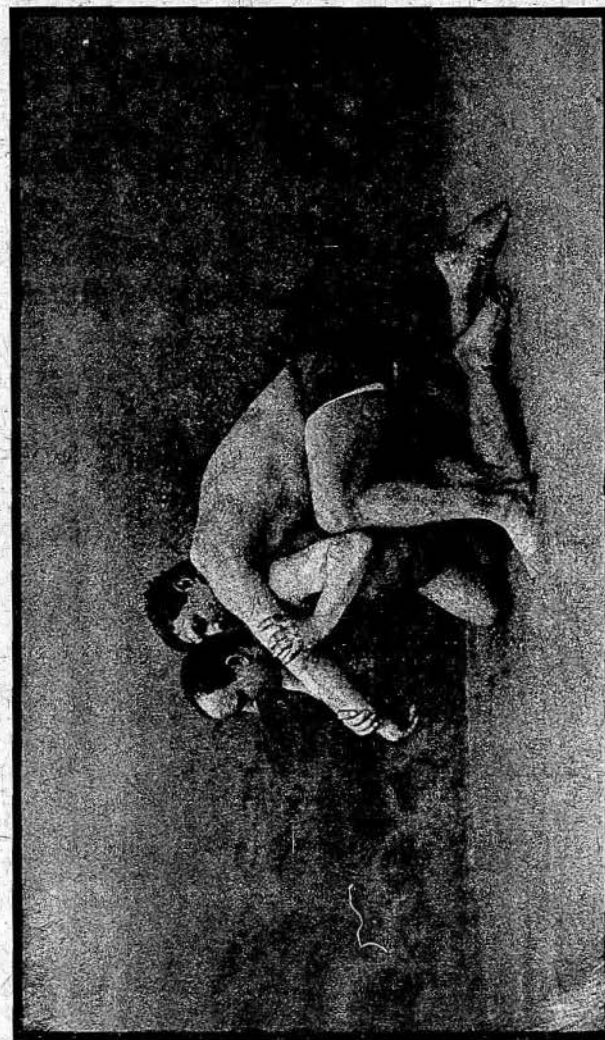


PL. VII — LE TOUR DE BRAS.

PL. VIII. — PARADE DU TOUR DE BRAS

Comme le tour de bras est toujours porté rapidement, ce n'est qu'au moment du chargement qu'on peut arriver à la parade qui consiste à se jeter à genoux à gauche de l'adversaire. (Voyez pl. 8.)

Comme riposte, faire le collier en dessous. (Voyez pl. 23.)

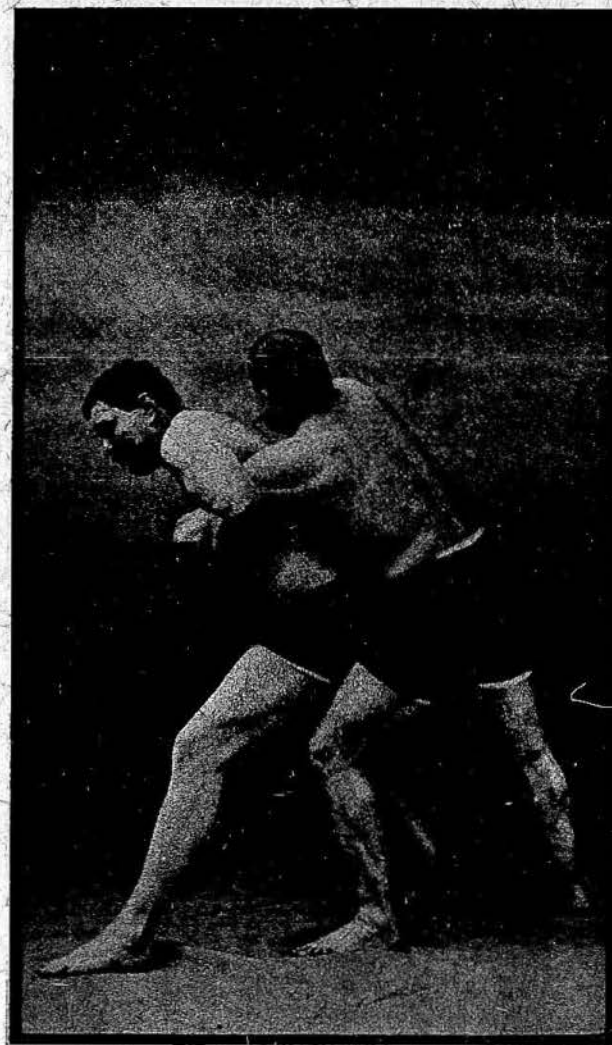


PL. VIII — PARADE DU TOUR DE BRAS.

PL. IX. — LE BRAS ROULÉ

Le bras roulé sert généralement de parade à la ceinture de derrière.

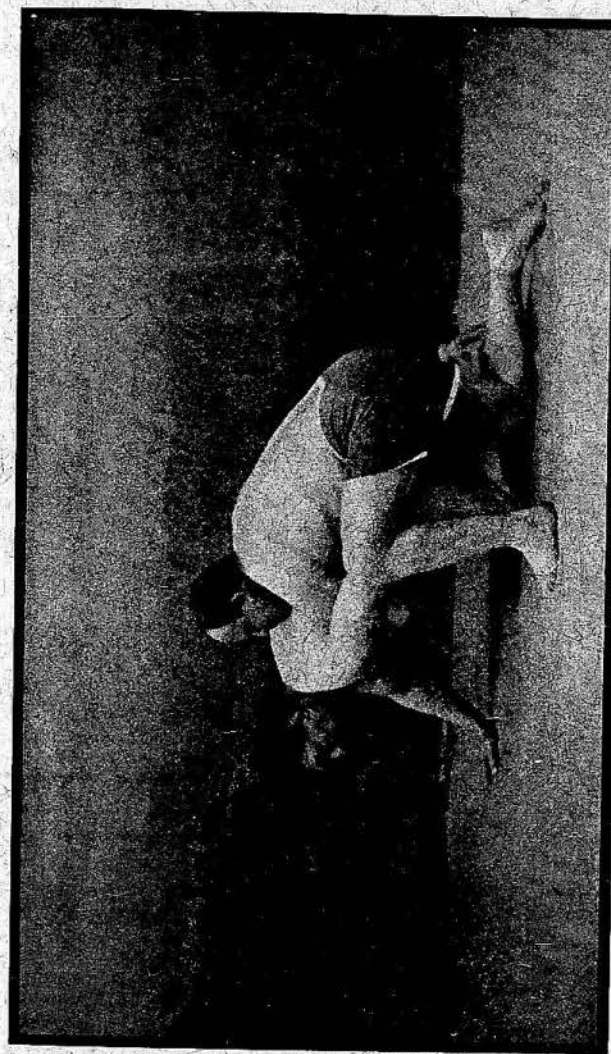
Saisir, avec la main droite, le poignet gauche de l'adversaire, emprisonner le bras gauche au-dessus du coude dans la saignée du bras (voyez pl. 9); se jeter à genoux, faire la culbute sur le côté en roulant sur l'adversaire comme dans le tour de bras. (Voyez pl. 7.) Ce coup se porte également à genoux.



PL. X. — PARADE DU BRAS ROULÉ

Se jeter à genoux comme pour la parade du tour de bras, mais en se jetant à genoux sur le côté de l'adversaire, le ceinturer solidement. (Voyez pl. 10.)

Comme riposte, porter la ceinture de derrière à genoux. (Voyez pl. 25.)



PL. X — PARADE DU BRAS-ROULÉ.



PL. XI. — LE TOUR DE TÊTE

Jeter le bras droit derrière la tête de l'adversaire, ayant le côté gauche contre la poitrine, passer le bras gauche sous le cou, tourner rapidement le dos à l'adversaire, se jeter à genoux en baissant brusquement le haut du corps, faisant ainsi faire la culbute à l'adversaire. (Voyez pl. I I.)



PL. XII. — PARADE DU TOUR DE TÊTE

Faire la culbute sans résistance, mais en arrivant à terre, faire le pont (voyez pl. 12) et se retourner sur le ventre.

Si l'on n'est pas trop serré par les bras de l'adversaire après avoir fait le pont, donner un coup de jarret, refaire la culbute, mais en sens inverse, c'est-à-dire revenir au point de départ sur le dos de l'adversaire, à qui on porte alors la ceinture de derrière à genoux comme riposte. (Voyez pl. 25.)

Si l'on a pu se retourner après avoir fait le pont, riposter par le tour d'épaule. (Voyez pl. 24.)



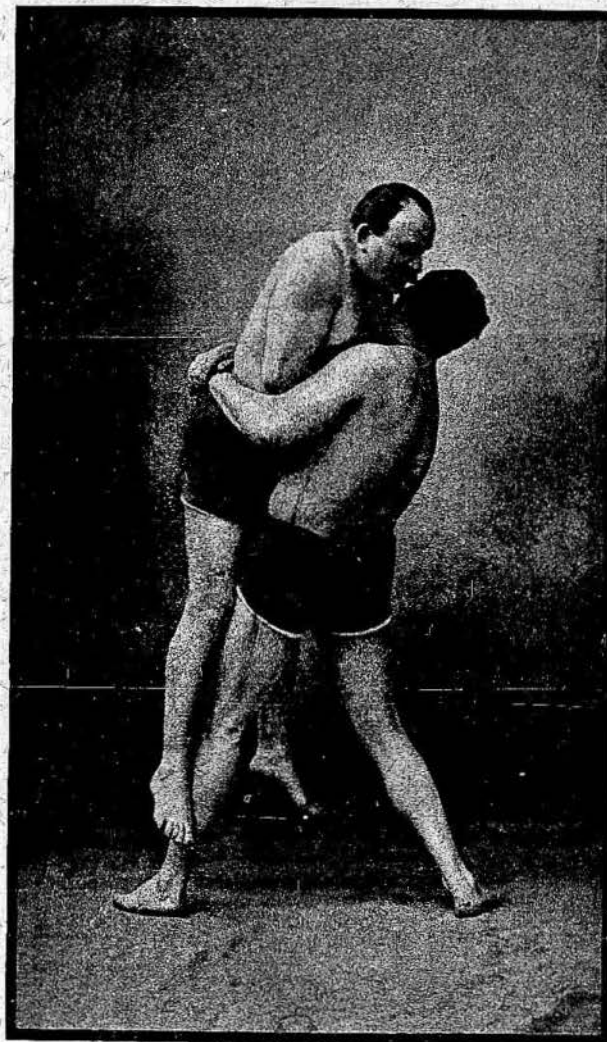
PL. XII — PARADE DU TOUR DE TÊTE.

PL. XIII. — LA CEINTURE DE DEVANT

Se baisser en ceinturant l'adversaire, de manière à avoir la poitrine à hauteur de sa ceinture, ce qui permet de lui faire perdre terre.

Faire rapidement, avec le haut du corps, un mouvement de droite à gauche et se jeter à terre sans lâcher la ceinture.

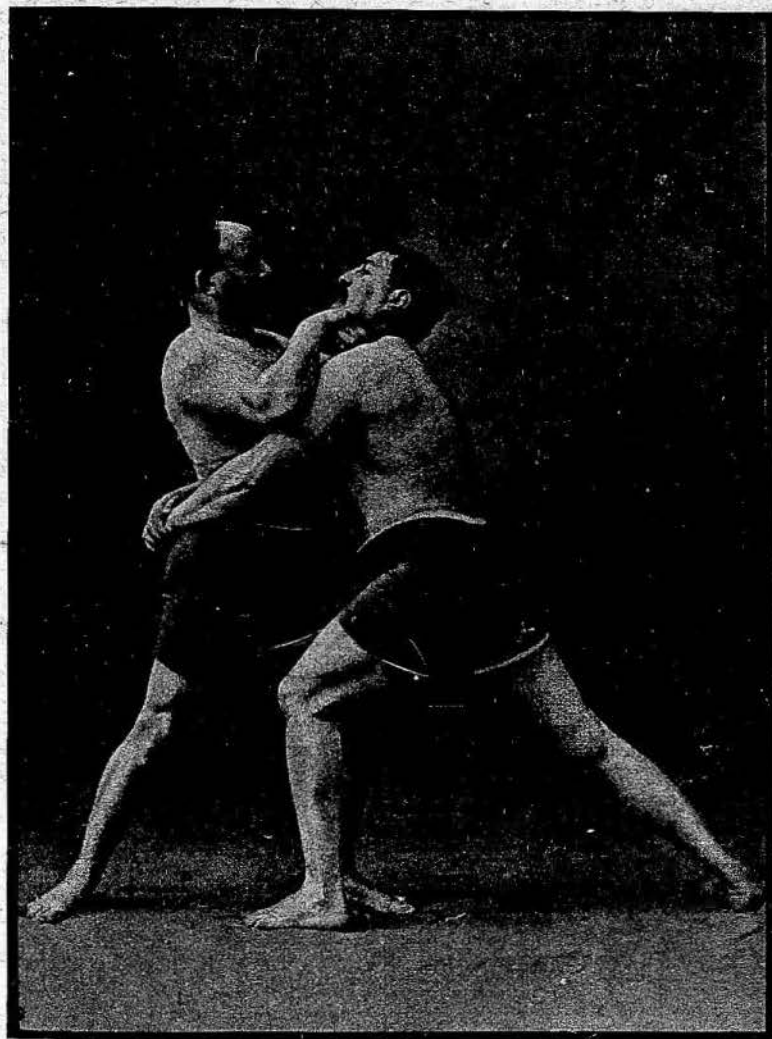
Autant que possible, emprisonner les bras de l'adversaire. (Voyez pl. 13.)



PL. XIII — LA CEINTURE DE DEVANT.

PL. XIV. — PARADE DE LA CEINTURE
DE DEVANT

Au moment où le coup est porté, dégager les bras, porter le pied droit en arrière, porter l'avant-bras sous le menton de l'adversaire, saisir le poignet du bras qui fait la parade, avec la main libre, et pousser fortement. (Voyez pl. 14.)



PL. XIV — PARADE DE LA CEINTURE DE DEVANT.

PL. XV. — LA CEINTURE DE DERRIÈRE

Pour porter la ceinture de derrière, se baisser, comme pour la ceinture de devant.

Quand l'adversaire est ceinturé et enlevé, le maintenir avec le bras gauche, lui passer le bras droit sous le bras, ramener la main derrière la tête. (Voyez pl. 15.)

Imprimer un mouvement de droite à gauche; mais en revenant à gauche, lâcher la ceinture et se jeter à terre en maintenant l'adversaire avec le bras droit qui doit rester dans la même position, car l'adversaire, s'il ne tombe pas sur le dos, tombe sur le côté gauche.

Une fois à terre, si l'adversaire est sur le côté, appuyer la main gauche contre l'épaule gauche et appuyer du bras droit.

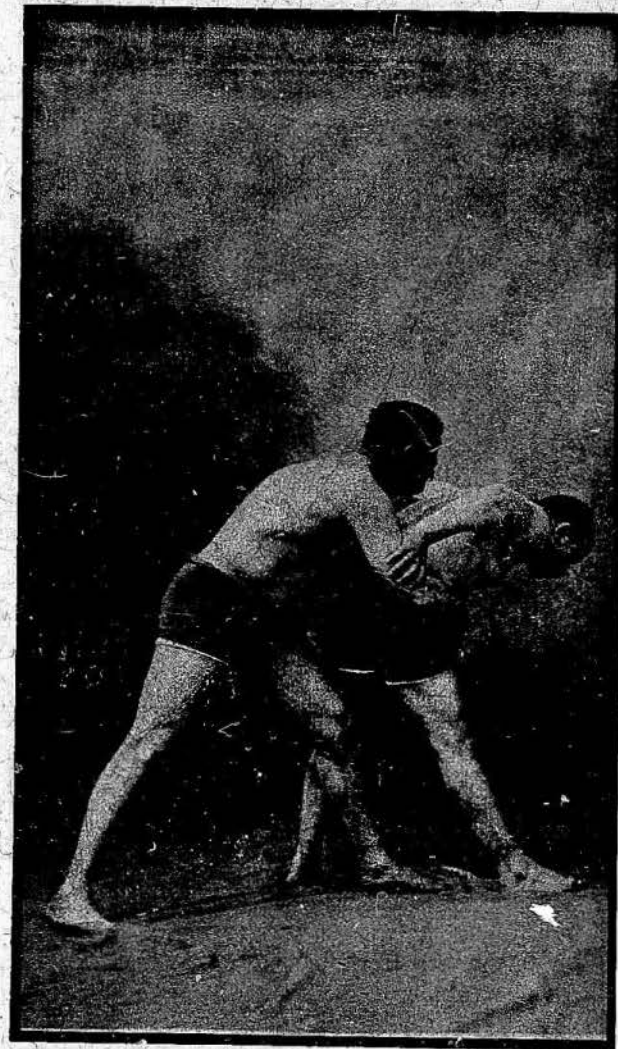


PL. XV — LA CEINTURE DE DERRIÈRE.

PL. XVI. — PREMIÈRE PARADE
DE LA CEINTURE DE DERRIÈRE

Aussitôt qu'on est ceinturé, pour éviter d'être enlevé, laisser le pied gauche en place, porter le pied droit en avant, et, avec les mains, repousser les bras de l'adversaire en penchant le haut du corps en avant. (Voyez pl. 16.)

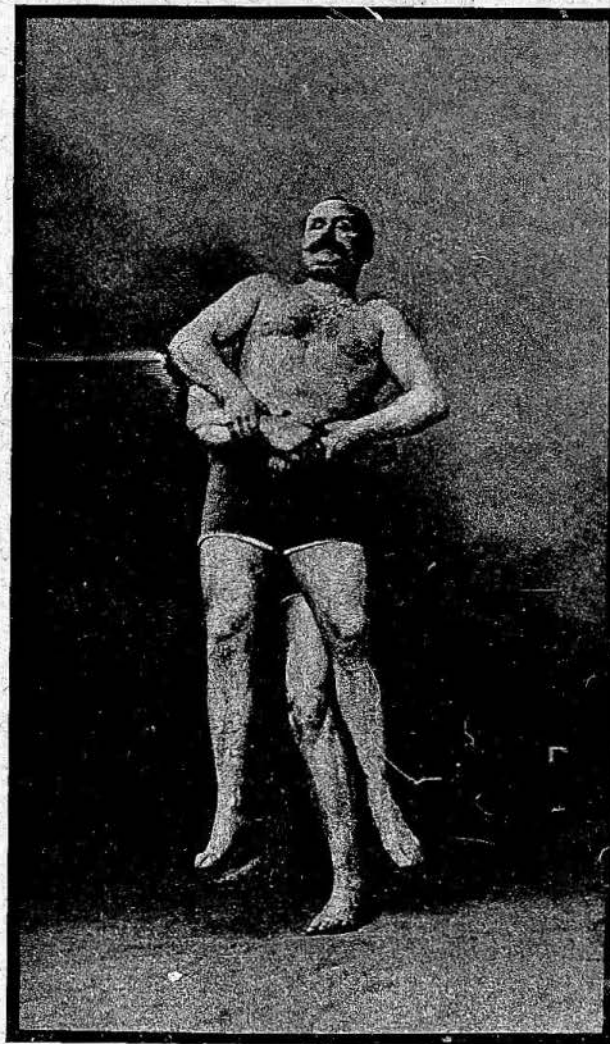
Dès que l'adversaire a lâché prise, faire vivement un pas en avant, se retourner et tomber en garde, car dans ce mouvement, le corps n'étant plus d'aplomb, toute riposte précipitée serait manquée.



PL. XVI — PREMIÈRE PARADE DE LA
CEINTURE DE DERRIÈRE.

PL. XVII. — DEUXIÈME PARADE
DE LA CEINTURE DE DERRIÈRE

Si l'on arrive trop tard à la parade, et que l'on soit enlevé, saisir les poignets de l'adversaire, et les maintenir fortement, ce qui interrompt le coup et fait lâcher la prise. (Voyez pl. 17.)



PL. XVII — DEUXIÈME PARADE DE LA
CEINTURE DE DERRIÈRE.

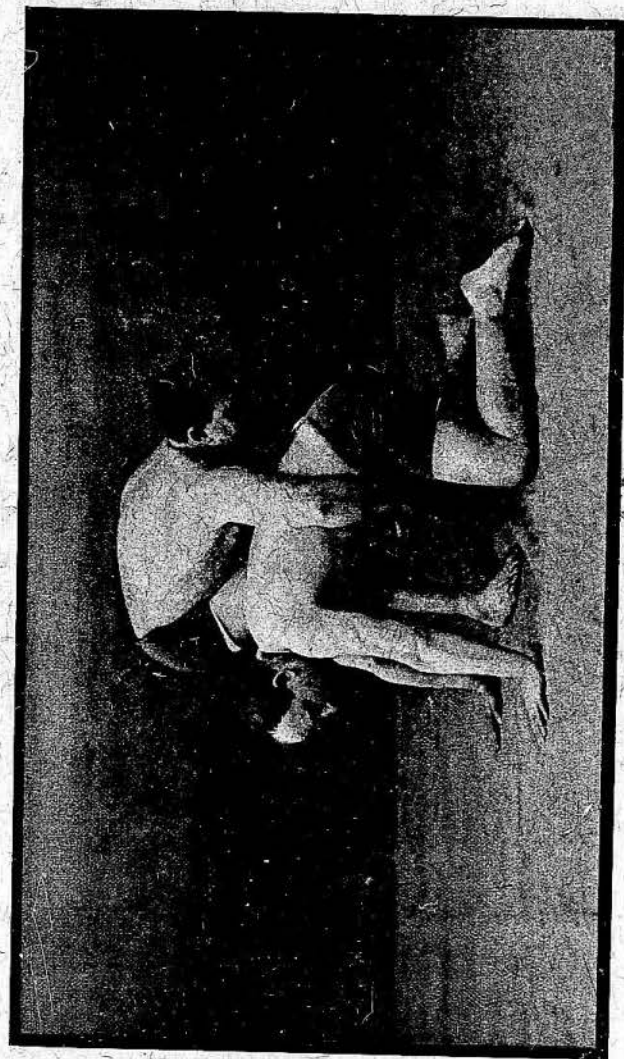
PL. XVIII-XIX. — LA CEINTURE A REBOURS

Ce coup se porte quand l'adversaire est à genoux et les mains à terre.

Le ceinturer en se plaçant en sens inverse (voyez pl. 18), l'enlever et le charger sur l'épaule, (voyez pl. 19), baisser le haut du corps en avant, le faire glisser en le maintenant avec le bras.

Quand la tête touche terre, se retirer de côté rapidement. (Voyez pl. 20.)

Ce coup se porte aussi quand l'adversaire est debout, mais il faut qu'il ait le haut du corps baissé.



PL. XVIII — LA CEINTURE A REBOURS.



PL. XIX — LA CENTURE A REBOURS.

PL. XX. — PARADE DE LA CEINTURE
A REBOURS

Au moment d'être ceinturé, comme on est à genoux, se jeter à plat ventre en écartant les jambes et les bras.

Si l'on n'a pas eu le temps de parer le coup, se laisser enlever sans résistance; mais, en arrivant à terre, faire le pont (voyez pl. 20) et se retourner sur le ventre.



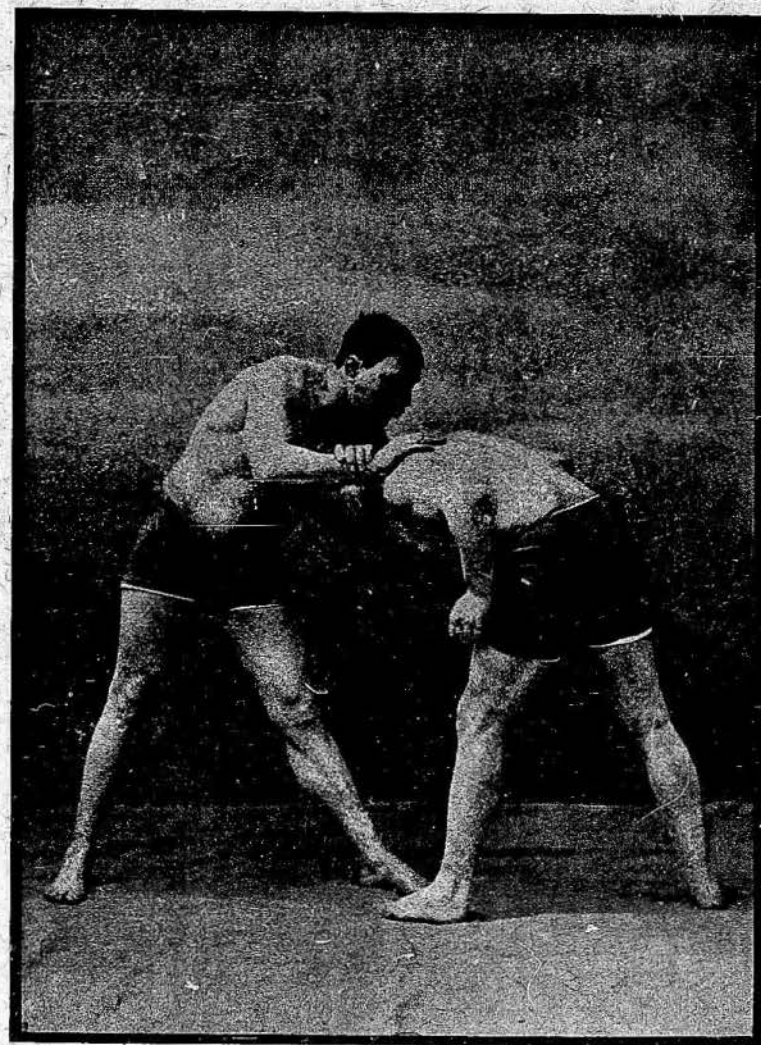
PL. XX. — PARADE DE LA CEINTURE A REBOURS.

PL. XXI. — LE COLLIER DE FORCE
EN AVANT

Passer le bras autour du cou de l'adversaire, appuyer la main libre sur l'épaule, saisir ce poignet avec la main du bras qui fait collier et serrer fortement en comprimant la gorge. (Voyez pl. 21.)

En levant le bras dont la main s'appuie sur l'épaule, on fait ainsi un effet de levier, qui peut provoquer un étranglement complet.

Ce coup est défendu dans la lutte, on ne doit s'en servir que comme défense dans un cas extrême, mais jamais dans un assaut.



PL. XXI — LE COLLIER DE FORCE EN AVANT.

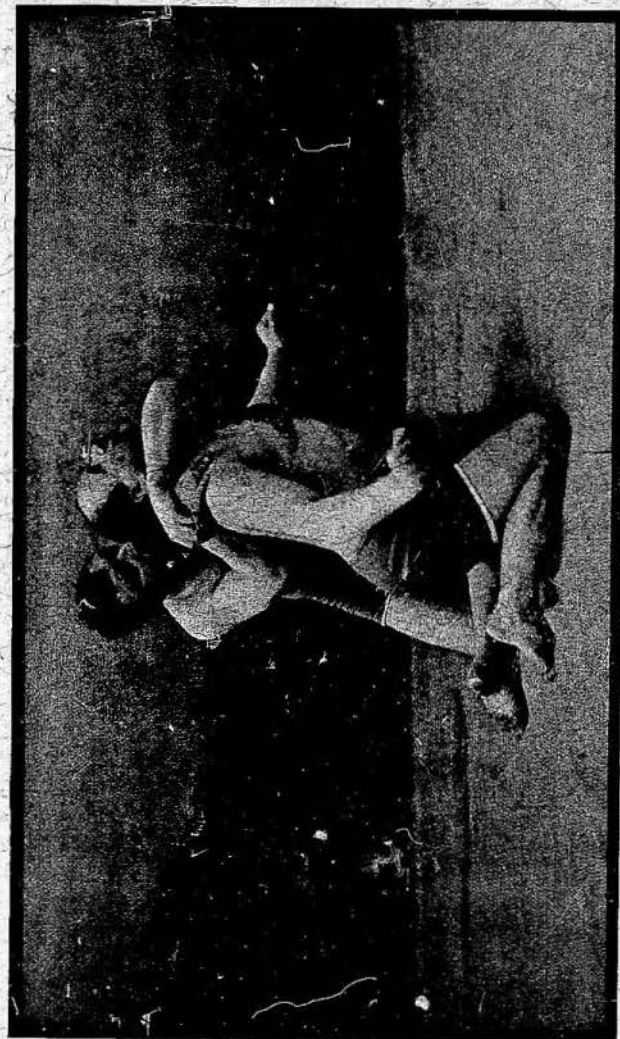
PL. XXII. — LE COLLIER DE FORCE
EN ARRIÈRE

Ce coup se porte quand l'adversaire est à genoux et les mains à terre.

Passer la saignée du bras sous le cou de l'adversaire, appuyer la main libre sur l'épaule, saisir ce poignet avec la main dont le bras fait collier, et le renverser brusquement en arrière. (Voyez pl. 22.)

Quoique ce coup soit permis, il faut l'employer le moins possible, car il est très dangereux.

Ce coup n'a pas de parade.



PL. XXIII. — LE COLLIER EN DESSOUS

Passer les bras sous la poitrine de l'adversaire, ramener les mains derrière la tête en croisant les doigts et ramener la tête vers la poitrine. (Voyez pl. 23.)

L'adversaire est alors forcé de faire la culbute.

Comme parade, faire la culbute, tomber en pont et se retourner. La riposte, après la parade, est le tour d'épaule. (Voyez pl. 24.)



PL. XXIII — LE COLLIER EN DESSOUS.

PL. XXIV. — LE TOUR D'ÉPAULE

Saisir avec la main gauche le poignet droit de l'adversaire, lui passer le bras droit sous l'aisselle gauche, et le retourner sur le côté. (Voyez pl. 24.)

La parade consiste, soit à dégager le bras gauche, ce qui interrompt le coup; soit à faire le pont solidement (voyez pl. 3) et se retourner.



PL. XXIV — LE TOUR D'ÉPAULE.

PL. XXV. — LA CEINTURE DE DERRIÈRE
A GENOUX

Saisir avec la main gauche le poignet de l'adversaire, lui faire ployer le bras, passer le bras droit sous l'aisselle, ramener la main derrière la tête, et le retourner en le culbutant sur le côté. (Voyez pl. 25.)

Comme parade, riposter par le bras roulé (voyez pl. 9), car ce coup se porte aussi bien à genoux que debout.

